

LECTURE D'ANNE HEBERT: KAMOURASKA

ABSTRACT

L'oeuvre d'Anne Hébert suivait jusqu'ici une évolution marquée dont le sens semblait avoir été clairement établi et compris. Il était donc naturel de s'attendre à ce que Kamouraska, dernière en date des créations romanesques de cet auteur, se situe dans ce prolongement, et manifeste l'ampleur et l'épanouissement que la conclusion de son premier roman Les Chambres de Bois laissait entrevoir avec son ouverture sur une fragile découverte de la vie. Cette orientation nouvelle de l'oeuvre se manifestait également dans le dernier recueil de poésie intitulé Mystère de la Parole.

Mais Kamouraska déroutera peut-être les auteurs de ces prévisions gratuites en se révélant d'une complexité inattendue. Aussi aimerions-nous proposer comme but de cette thèse une étude de ce roman qui se voudrait aussi exhaustive que possible.

LECTURE D'ANNE HEBERT: KAMOURASKA

by

MERCEDES TELLES

A thesis
submitted to
the Faculty of Graduate Studies and Research
McGill University
in partial fulfilment of the requirements
for the degree of
Master of Arts

Department of French Language
and Literature

July 1970

Nous tenons à remercier
M. le professeur Robert
Vigneault dont la patience
et l'intérêt toujours soutenus
ont été d'une aide précieuse
dans l'élaboration de ce
travail.

TABLE DES MATIERES

INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE PREMIER: <u>L'EPOQUE DU DRAME</u>	
A. Contexte historique: la Rébellion.....	3
B. Contexte social: le monde de la bourgeoisie.....	5
CHAPITRE II: <u>STRUCTURE DU ROMAN</u>	
A. Résumé de l'intrigue.....	14
B. Le rôle de la mémoire.....	15
C. Circonstances du drame.....	23
D. Le temps romanesque.....	27
E. Les niveaux de narration.....	40
F. L'espace.....	46
G. Les personnages et leur portée symbolique.....	55

CHAPITRE III: ETUDE THEMATIQUE

- A. L'ordre..... 75
- B. L'aiguille..... 79
- C. L'amour face au crime..... 80

CHAPITRE IV: SIGNIFICATION D'ENSEMBLE

- A. Signification du roman par rapport à l'oeuvre antérieure d'Anne Hébert..... 93
- B. Caractère janséniste de l'oeuvre. 97
- CONCLUSION..... 102
- BIBLIOGRAPHIE..... 104

INTRODUCTION

Cette thèse a pour but de permettre une lecture plus approfondie de Kamouraska, dernier en date des romans d'Anne Hébert, ou encore d'éclairer un texte foisonnant de richesses littéraires grâce à des analyses qui se voudraient aussi rigoureuses que possible. Nous espérons ainsi promouvoir une meilleure connaissance de l'univers romanesque de cet auteur.

La première partie de cette étude décrit le climat politique et social de l'époque à laquelle se situe le roman: celui de la Rébellion des années 1837-1838, et de la société bourgeoise canadienne-française de la deuxième moitié de ce même siècle.

La deuxième partie consiste dans une description détaillée de la structure du roman. Nous tenterons d'expliquer l'ambiguïté et la complexité de certaines situations qui émergent de l'intrigue et de certains comportements des personnages. Nous examinerons également le temps et l'espace dans cette oeuvre. Enfin nous en dégagerons les différents niveaux de narration.

La troisième partie est une étude thématique qui consiste à relever les thèmes qui nous ont paru les plus

saillants, leur fréquence et leur signification.

Dans la quatrième partie, nous essayerons de situer Kamouraska par rapport à l'oeuvre antérieure d'Anne Hébert. A cet égard, l'auteur a d'ailleurs déclaré: "J'ai l'impression que toute mon oeuvre se tient. C'est comme s'il y avait un coeur et que ça rayonne selon différentes facettes".¹ Cette analyse se fera en juxtaposant des textes différents qui présentent des idées, images ou situations parallèles, mais ayant subi, avec le passage du temps, certaines modifications. Cette dernière partie traitera également de l'atmosphère janséniste de ce roman.

Puissions-nous avoir jeté quelque lumière sur un roman aussi dense et qui s'est révélé un des événements littéraires de l'année 1970!

¹ Luc Perreault, "Anne Hébert: 'On s'est fait de moi une image arrêtée,'" la Presse, Arts et Lettres, septembre 24, 1966, p. 7.

CHAPITRE PREMIER

L'EPOQUE DU DRAME

A. Contexte historique: la Rébellion

A une époque où les éléments révolutionnaires étaient en forte minorité, l'individu qui, en tout sincérité, se sentait brimé à l'intérieur de son contexte social parce que les valeurs qui s'en dégageaient contredisaient profondément l'essence même de son être, devait se sentir extrêmement déchiré entre les impératifs de sa véritable nature et ceux de son milieu social impropres à son épanouissement. Et s'il désirait par surcroît changer en quelque sorte l'ordre des choses afin d'avoir lui aussi accès à sa part de bonheur, il devait être considéré comme une bête noire face à une majorité apparemment satisfaite de son sort.

L'époque du drame de Kamouraska, c'est celle de la Rébellion, plus précisément celle du soulèvement de 1838 dans le Bas-Canada, qui se solda par une défaite. Cet échec n'était certes pas dû à un manque de volonté ni de motivation de la part des patriotes, mais leurs énergies avaient été mal utilisées à cause de l'incompétence de leurs chefs en matière de stratégie militaire, et du mauvais système de communication

établi entre les "leaders" du mouvement insurrectionnel et les patriotes eux-mêmes. Au dire de certains historiens, ce dénouement tragique aurait surtout été attribué au fait que l'élite mal éclairée qui dirigeait cette révolte n'avait pas prévu de réformes au niveau social, économique et constitutionnel. En conservant ainsi les anciennes structures sociales et constitutionnelles, on ne faisait que déplacer le mal sans y remédier véritablement et efficacement.¹

Cette hypothèse ne nous semble pas tout à fait exacte car la Déclaration d'Indépendance du Bas Canada décrétée par Robert Nelson, chef patriote, le 29 février 1838, contenait de nombreuses réformes politiques et sociales: entre autres, l'élection d'une Assemblée constituante, le suffrage universel masculin et l'abolition de la tenure seigneuriale (projet finalement approuvé par le gouvernement en décembre 1854)²

Quoi qu'il en soit, le plus grand perdant dans tous ces événements restait toujours le même: c'était le peuple, cet ensemble anonyme qui avait cru à un changement, à une liberté prochaine, à un bonheur sans concession et qui y avait

¹ Interprétation de M. Fernand Ouellet, historien, dans Réception de M. Fernand Ouellet et M. Marcel Trudel à la Société Royale du Canada, à Montréal, le 27 avril 1968. Trois-Rivières, Le Bien Public, 1968, p. 77.

² Eveline Bossé, Ph. D., "Joseph-Charles Taché (1820-1874)," Un Grand Représentant de l'Elite Canadienne-Française (Québec: Editions Garneau, 1971), p. 81.

consacré toute son ardeur. A la suite de cette tentative de libération et de l'échec qui en découla, il ne restait à l'être assoiffé de vie et de liberté que deux alternatives: celle de s'exiler aux Etats-Unis pour ne pas faire face à l'exploitation indéfinie sur son propre sol, ou celle d'être condamné à courber l'échine, à renier ses droits et désirs les plus fondamentaux, et de se ranger parmi la majorité soumise en feignant l'obéissance et la loyauté.

Bien que l'auteur de Kamouraska ne mentionne pas explicitement la relation entre l'intrigue du roman et les troubles de 1837-38, elle nous donne suffisamment de références historiques et de dates qui correspondent à cette époque¹ pour pouvoir en déduire sinon un sens précis du moins une relation symbolique: celle d'une révolte avortée, d'une tentative de libération manquée.

B. Contexte social: le monde de la bourgeoisie

Kamouraska se situe également dans le cadre de la bourgeoisie canadienne-française, classe que la sécurité due à l'opulence rendait inconsciente des conditions d'existence du reste de la collectivité et qui pourtant se permettait

¹ Dans le deuxième chapitre, l'étude consacrée aux personnages, plus particulièrement au personnage de George Nelson, examine cette hypothèse.

de lui imposer ses propres valeurs sociales et morales.

Nombre d'indices rendent compte de l'abondance dans laquelle se mouvait cette société: des noms à particule, "Elizabeth d'Aulnières", "Caroline des Rivières Tassy," des propriétés seigneuriales imposantes, des tissus doux, fins, et luxueux, des fourrures, des bijoux de prix, et bien sûr ce charmant tableau bourgeois ne saurait être complet ni authentique sans un nombre impressionnant de bonnes et cuisinières.

Dans cette société où prévaut l'ennui, les distractions se résument à peu de choses: la lecture et la broderie pour les dames; la chasse à chiens d'arrêt, la taverne, le jeu et les filles pour ces messieurs. De temps à autre un bal vient rompre provisoirement l'existence léthargique de ce petit monde et lui permet de s'adonner à ce jeu mondain dans lequel il excelle, celui de la coquetterie, de la frivolité et de la flatterie.

L'éducation qui y est dispensée reflète les principes mêmes sur lesquels est fondée cette société: les bonnes manières, le catéchisme et l'anglais. Principes assujettissants par définition puisqu'ils la fixent dans un état de dépendance la plus complète envers ses propres valeurs et aussi envers sa religion et son gouvernement colonial.

Néanmoins il se trouve dans cette société certains

êtres qui ne sont pas dupes de toute l'hypocrisie et de l'imposture d'un tel système de formation; aussi Elizabeth, héroïne de Kamouraska se prononcera-t-elle violemment contre cette odieuse manipulation de la jeunesse, manipulation dont elle se sent elle-même victime:

Est-ce donc ainsi que les filles vivent? Je te bichonne, je te coiffe. Je t'envoie à la messe et au catéchisme. Je te cache la vie et la mort derrière de grands paravents, brodés de roses et d'oiseaux exotiques. Ce sont les sauvages qui laissent tomber les nouveaux nés dans le lit des mères ... Les fables. Les fables de Dieu et celles des hommes ... L'amour, la belle amour des chansons et des romans.¹

L'ignorance malsaine dans laquelle cette société semble évoluer et se complaire plus ou moins consciemment entretient la peur et l'angoisse: "Aidez-moi! Dites-moi, vous ma mère? Conseillez-moi"², elle nourrit les préjugés: "Tous les protestants sont des damnés, sont des damnés"³, et engendre les superstitions: "...le docteur Nelson est un

¹ Anne Hébert, Kamouraska (Paris: Edition du Seuil, 1970), p. 69.

² Hébert, p. 69.

³ Ibid., p. 125.

diable américain qui maudit les mamelles des femmes."¹
On dissimule et on déguise la réalité, croyant ainsi se soustraire à son emprise. On ment, on se parjure et on se damne afin de sauvegarder son honneur et sa réputation, atouts indispensables de ce monde régi par les apparences. On subit l'art de l'être et du paraître tout d'abord comme un dressage mondain, puis on finit par en devenir à la fois esclave et victime.

On imagine aisément les répercussions désastreuses que pouvait occasionner toute attitude rebelle envers cet ordre établi. Quiconque mettait en ~~cause~~ les valeurs inauthentiques de ce monde clos et refusait de se soumettre aux règles du jeu de cette société parce que sa propre vie s'y trouvait étouffée, devait non seulement être un objet de scandale sans précédent mais également celui de l'incompréhension et de mépris le plus ignoble.

A quel point un individu en quête de liberté et de vie pouvait-il à cette époque efficacement et définitivement rompre les chaînes qui le retenaient aux lois et conventions de son milieu? Quelle force morale et physique devait-il posséder afin de tenir tête à cette masse hostile sans

¹ Ibid., p. 114.

faiblir dans ses convictions et sans perdre son intégrité et sa dignité humaine?

C'est le dilemme que propose Kamouraska. C'est l'histoire d'une femme dont la fureur de vivre n'a d'égale que l'amour frénétique, inévitable, voire irrésistible et tragique auquel elle succombe. Le tragique de ce récit a sa source dans le conflit qui existe entre son bonheur individuel et les exigences sociales de son temps; exigences qui s'opposent à l'épanouissement d'un amour mérité bien qu'adultère et qui incitent deux âmes tendres à se prendre dans un engrenage meurtrier.

En considérant Kamouraska d'un point de vue beaucoup plus global, il semble qu'Anne Hébert ait voulu dans ce roman démystifier certaines notions erronées que l'homme possède sur la vie. Entre autres celles d'une liberté absolue, d'une justice absolue et d'un bonheur absolu. A ce propos, une amie d'Anne Hébert disait d'elle: "Elle ne croit pas au grand bonheur. Elle a vu bien avant nous que cela n'existait pas. Mais elle croit aux petits bonheurs."¹ Ce commentaire semble accepter l'idée que la vie n'est pas faite d'absolus mais d'éléments contradictoires comme en fait l'expérience l'héroïne

¹ Michelle Lasnier, "Anne Hébert la Magicienne," Châtelaine, avril 1963, p. 74.

de ce roman. L'être qui s'ouvre à la vie s'expose aussi à l'endroit et l'envers de tout ce qu'elle contient: l'amour et la haine, le bonheur et le malheur, le bien et le mal, la liberté et l'esclavage, la sagesse et la folie, le courage et la peur.

Par cette démystification méthodique, Anne Hébert démasque et montre du doigt les obstacles qui empêchaient la vraie vie de s'épanouir à cette époque. Il semble que ce geste ait pour but d'expliquer le présent malaise ressenti par ses compatriotes, en faisant le jour sur son passé, source de sa présente aliénation; car nombreux sont les écrits d'Anne Hébert qui évoquent ce sentiment de dépossession. En octobre 1960, elle retraçait l'origine d'un tel sentiment, dans un article publié au Devoir: "Mais notre réalité profonde nous échappe; parfois c'est à croire que tout notre art de vivre consiste à la refuser et à la fuir. Et d'ailleurs notre éducation ne nous a-t-elle pas enseignée, avant toute chose, à éviter soigneusement toute confrontation avec la réalité".¹

A six ans d'intervalle, Anne Hébert exprimera à

¹ Anne Hébert, "Quand il est question de nommer la vie tout court, nous ne pouvons que balbutier," Le Devoir, Supplément, octobre 22, 1960, p. 5.

quelques mots près les mêmes pensées, lors d'une interview accordée à La Presse: "...les générations qui nous ont précédés étaient beaucoup plus prisonnières. Nos parents n'ont pas eu tellement de chance de s'épanouir."¹

Puis en 1967 à l'occasion du centenaire de la Confédération, Anne Hébert décrivait en ces termes l'histoire de la terre québécoise: "Et puis nous avons été livrés au temps. Le temps a suivi son cours. Tour à tour secoués ou endormis par le temps. Comme des billots qui descendent les rivières. Nous coulions. Une défaite sur le coeur. Un chapelet entre les doigts. Pareils aux morts. Ruminant le songe de Lazare."²

La littérature diffusée au siècle dernier ne faisait que contribuer à entretenir ce climat de mensonge et d'illusion en saturant ses lecteurs de belles histoires touchantes dénuées de toute trace de réalité. Ayant à l'esprit l'activité fébrile et même sanglante dont le Québec a été le témoin et la victime dans la première moitié de ce siècle, on imagine mal comment un romancier peut être aveugle ou

¹ Perreault, op. cit., p. 12.

² Anne Hébert, "Le Québec, cette aventure démesurée", La Presse, supplément de la semaine du 13 janvier, 1967: Un Siècle, 1867-1967, p. 16.

sans scrupule au point d'écrire en 1846:

...Nous les prions de remarquer que nous écrivons dans un pays où les moeurs en général sont pures et simples, et que l'esquisse que nous avons essayé d'en faire, eût été invraisemblable et même souverainement ridicule, si elle se fût terminée par des meurtres, des empoisonnements et des suicides. Laissons aux vieux pays, que la civilisation a gâtés, leurs romans ensanglantés, peignons l'enfant du sol tel qu'il est, religieux, honnête, paisible de moeurs et de caractère, jouissant de l'aisance et de la fortune sans orgueil et sans ostentation, supportant avec résignation et patience les plus grandes adversités;...¹

Cette naïveté nous fait d'autant plus sourire, que l'intrigue de Kamouraska, basée sur un fait divers de l'époque, comporte des tentatives de suicide, une tentative d'empoisonnement, et un meurtre.

Lors d'une interview accordée à La Presse, Anne Hébert dévoile l'origine de cette histoire: "Oui, la vie québécoise de cette époque est faite de ces drames étranges. J'avais lu dans les archives de l'époque - en 1879 - qu'un certain Antoine Tassy avait été assassiné. C'est tout.

¹ Patrice Lacombe, "La Terre Paternelle," in Le Répertoire National, recueil de littérature canadienne compilé et publié par J. Huston, 2e édition (Montréal: Valois, 1893), III pp. 396-397.

J'ai imaginé le reste".¹

En réalité il ne s'agissait pas d'Antoine Tassy mais d'Achille Tassé, seigneur de la paroisse de Kamouraska, assassiné le 31 janvier 1839 par un dénommé Holmes, docteur de Sorel d'origine américaine. Dans une étude consacrée à Joseph-Charles Tassé, petit cousin d'Achille Tassé, Eveline Bossé résume les circonstances de ce drame tiré d'un volume de Souvenances Canadiennes de l'abbé Henri-Raymond Casgrain.²

L'époque du drame de Kamouraska est donc celle où évoluent côte à côte, d'une part, des mouvements révolutionnaires motivés par un amour de la justice et de la liberté, et en quête de réformes sociales et économiques visant à mettre fin à l'arbitraire et au despotisme dont ils étaient les victimes; et, d'autre part, une classe sociale puissante vivant en marge du réel et masquant ses faiblesses et son négativisme en se donnant bonne conscience.

¹ Jean Paul Kauffman, "De Paris elle réinvente le Québec," La Presse, Perspectives, décembre 12, 1970, p. 8.

² Bossé, op. cit., pp. 68-69.

CHAPITRE II

STRUCTURE DU ROMAN

A. Résumé de l'intrigue

Québec, 1859. Elizabeth veille son mari Jérôme Rolland qui s'éteint doucement à la suite d'une longue maladie cardiaque. Cette mort prochaine lui apporte à la fois une sensation de paix et d'angoisse. Paix, à l'idée que se terminera bientôt son "enfer" conjugal de dix-huit ans, où son rôle d'épouse s'est limité à n'être "qu'un ventre fidèle, une matrice à faire des enfants"¹; angoisse, à la pensée de cette disponibilité qui l'attend prochainement et qui fait renaître en elle un passé qu'elle croyait à jamais enfoui dans les coins les plus secrets de son âme. D'un seul coup les souvenirs de sa jeunesse remontent à la surface. Ils éclatent et se bousculent comme un volcan en éruption que rien ne peut arrêter. En spectatrice impuissante, Elisabeth revit chaque moment de sa vie passée avec une précision effrayante. Aucun détail ne lui est épargné. Ni son enfance choyée,

¹ Hébert, Kamouraska, p. 10.

ni son éducation de fille riche, ni son premier mariage à l'âge de seize ans avec Antoine Tassy, jeune seigneur débauché de Kamouraska, ni sa rencontre et sa liaison avec George Nelson, jeune et séduisant médecin américain, ni même le meurtre d'Antoine conçu et exécuté avec le concours de son amant. Après l'exécution du crime, le 31 janvier 1839, le Docteur Nelson fuit aux Etats-Unis pour échapper à la justice québécoise. Il essaie de communiquer avec Elisabeth mais ses lettres sont interceptées par les juges. Elisabeth tente elle-même de se sauver aux Etats-Unis, mais les autorités de la province l'arrêtent en cours de route. Le scandale est vite étouffé et Elisabeth, sans nouvelles de George, épouse Jérôme Rolland, notaire de la ville de Québec. C'est au chevet de cet homme qu'elle se trouve maintenant, attendant sa mort après dix-huit ans de conduite irréprochable envers lui.

B. Le rôle de la mémoire

En épousant M. Rolland, Elisabeth d'Aulnières Tassy s'était créé, sous les traits de Madame Rolland, un alibi irréfutable à l'abri de toute accusation possible: celui d'une femme calme, rangée, honnête et vertueuse aux yeux de tous. Mais voilà qu'après tant d'années cet alibi se montre imparfait. Les défenses exercées contre sa véritable nature faiblissent. Elle qui avait réussi à duper si triomphalement

son entourage se sent soudainement prise en flagrant délit d'absence à la vie, happée par l'irrésistible attirance du songe.

La peur de se sentir découverte la jette dans un désarroi presque paranoïaque: "On m'observe. On m'épie. On me suit. On me serre de près. On marche derrière moi."¹ Elle découvre également avec terreur que cet alibi n'a jamais trompé son mari. Jérôme, à l'approche de sa mort, ne se gêne pas pour lui faire savoir qu'il n'a jamais cru à l'innocence qu'elle a revendiquée dans le meurtre de son premier mari. Il demande à Elisabeth de lui lire un passage des Poésies Liturgiques qu'il a souligné d'un trait de crayon et elle, croyant à un caprice de mourant, lit: "Le fond des coeurs apparaîtra - Rien d'invengé ne restera."²

Quel coup porté à son orgueil! Seule consolation qu'il lui restait depuis qu'elle avait perdu l'amour. Elle essaie tant bien que mal de reprendre le contrôle de son être, de redevenir Madame Rolland, mais c'est peine perdue. Une fissure s'est creusée dans son personnage et ceci remet

¹ Ibid., p. 8.

² Ibid., p. 16.

en question tout son passé. Faute d'alibi convainquant, Elisabeth à la merci de sa mémoire se voit de nouveau convoquée au procès de sa vie par une sorte de nécessité intérieure. Toutes les circonstances du crime sont reconstituées point par point, comme cette tapisserie qu'elle avait brodée du temps de sa jeunesse:

Je ne pourrais supporter certain travail au petit point. Sur fond jaune, une rose rouge éclatante, inachevée! Non, non, je ne puis supporter cela! S'éveillent la laine écarlate, les longues aiguillées, le patient dessin de la fleur de sang. Le projet rêvé et médité, à petits points, soir après soir, sous la lampe. Le meurtre imaginé et mis en marche à loisir. Tire la laine. Les petits ciseaux d'argent pendus à ma ceinture. L'aiguille qu'on enfile, la laine mouillée de salive qui entre dans le chas. Le crime qui passe la porte du cœur consentant.¹

Toute l'ambiguïté bien sûr, de ce fond jaune, lumière éclatante et blessante, couleur qui selon les psychologues réveille et stimule la mémoire et l'intellect, et dans laquelle Elisabeth se voit forcée de revivre son passé. Ambiguïté également de cette rose inachevée, fleur d'amour et de passion, fleur de sang versé lors du crime d'Antoine. Enfin la double propriété de cette aiguille, arme effilée,

¹ Ibid., p. 42.

instrument de défense et de révolte pour Elisabeth mais qui, par un revers de circonstances, peut se retourner contre elle et la menacer de mort à son tour.

Madame Rolland se rend compte que cette vie qu'elle avait cru si bien cacher, qu'elle pensait avoir oubliée, vibre encore intensément à l'intérieur de son être. En fait, cette vie n'attendait qu'une mince ouverture, qu'un moment de négligence pour sortir de l'ombre et s'épanouir de nouveau en plein jour. La brèche accomplie, Madame Rolland, impuissante devant ce flot de souvenirs désordonnés qui surgissent d'elle, devient jusqu'à la fin de ce deuxième procès l'esclave de sa mémoire. Cette mémoire impitoyable fouille, accuse, démasque, et s'infiltré dans ses veines comme une substance destructrice: "Mon Dieu est-ce donc possible que rien ne s'efface en nous? On vit comme si de rien n'était et voici que le poison au fond du coeur remonte soudain".¹

Un drame se répète et se rejoue pour la deuxième fois par le truchement de la mémoire, cette faculté qui a le pouvoir de restituer la vie aux êtres, aux sentiments et aux choses. L'image initiale que cette mémoire suscite est celle de son incarcération avec sa servante Aurélie Caron, lors du meurtre d'Antoine Tassy. Déjà un premier chef d'accu-

¹ Ibid., p. 27.

sation se dresse contre la conscience d'Elisabeth. Protégée par son statut social de bourgeoise et par les faux témoignages de sa famille, elle ne reste en prison que deux mois; alors qu'Aurélie, confondue par les fausses accusations de la famille de sa maîtresse et défavorisée par sa condition de domestique, subit une réclusion de deux ans:

"...Cette fille dévergondée, menteuse, sans scrupule...adonnée à l'ivrognerie... infâme, traînée..."¹ déclarera en cour Angélique Lanouette, tante d'Elisabeth. "Je n'accorderais aucun crédit aux déclarations de la dénommée Aurélie Caron... C'est une menteuse... une débauchée... une ivrognesse..."² ajoutera sa soeur Adélaïde. Elle qui, pourtant, n'avait été que le fidèle instrument d'Elisabeth supporte toutes les conséquences de l'acte de sa maîtresse et devient ainsi l'objet d'une cruelle injustice.

La présence constante d'Aurélie, durant le déroulement de ce second procès, hantera Elisabeth comme une mauvaise conscience, une injustice à réparer. Chaque fois qu'Elisabeth tentera de se dérober à certains événements de son passé, Aurélie sera là, toujours là comme son ombre pour

¹ Ibid., p. 45.

² Ibid., p. 46.

lui rappeler la vérité.

Un à un, les personnages fortement liés au passé d'Elisabeth ressuscitent dans sa mémoire. Elle se souvient de George Nelson, son amant et constate avec angoisse que le temps a conservé intacts les sentiments qu'elle éprouvait jadis à son égard. Mais l'évocation de ses sentiments appelle également le crime d'Antoine, irrémédiablement fixé à leur histoire d'amour: "Partir à la recherche de l'unique douceur de mon coeur. Amour perdu... Amour meurtrier. L'amour infâme. L'amour funeste. Amour. Amour. Unique vie de ce monde. La folie de l'amour."¹

Pour effectuer la transition entre le présent et le passé, la mémoire a besoin du concours d'un médium évocateur. Le premier médium, qui éveille des sensations de déjà vécu chez Elisabeth, est une charrette qu'elle entend passer sous la fenêtre de la chambre de son mari mourant. Cette charrette qui grince dans la nuit lui rappelle le train dans lequel elle s'enfuit en plein hiver pour rejoindre son amour, pour retrouver la liberté de l'autre côté de la frontière.

La fenêtre de la chambre de Jérôme constitue un

¹ Ibid., pp. 10-11.

autre médium. Il permet à Elisabeth de s'évader momentanément du présent par la pensée. Lorsqu'elle referme cette fenêtre, Elisabeth met également fin à sa rêverie et occupe à nouveau la chambre de Jérôme qui fait désormais figure de cellule de captivité mais aussi de refuge. Abri contre les forces du monde extérieur, vie en marge du monde réel, vie à côté de la vie, à la fois sécurité rassurante et piège: "Elisabeth referme la jalousie et la fenêtre. Encore un peu elle tirerait les rideaux. Pour se protéger, se barricader contre toute attaque de l'extérieur".¹

La lassitude et le manque de sommeil ont raison de la résistance de madame Rolland et la livrent de nouveau à d'autres assauts de sa mémoire en lui faisant revivre d'horribles cauchemars: "Un homme plein de sang gît à jamais dans la neige. Je le vois là. Son bras gelé dur, levé, tendu vers le ciel".² Affolée, madame Rolland tente derechef de se défaire de ces images obsédantes en se réfugiant dans le sommeil; réclusion salutaire face à une situation qu'elle est incapable de soutenir.

Mais la mémoire tyrannique fera en sorte qu'un

¹ Ibid., p. 25.

² Ibid., p. 30.

nouveau médium s'impose à elle et la transpose à nouveau dans le passé chaque fois qu'elle s'efforcera de fausser sa vérité intérieure, en s'attachant à une situation ou à un objet à valeur sécurisante.

C'est ainsi qu'elle se voit replongée dans le passé au seul nom commémoratif de "reine": "On dirait la reine avec ses princes autour d'elle",¹ alors qu'elle semblait avoir revêtu l'alibi protecteur de madame Rolland, mère de famille, femme irréprochable.

Le médecin de Jérôme Rolland fournit à Elisabeth un quatrième médium d'évasion: celui d'une poudre pour dormir, élément qui évoque à la fois un objet à conviction contre elle lors de l'empoisonnement manqué d'Antoine Tassy et qui la plonge dans un sommeil profond, la rendant ainsi totalement vulnérable.

Elisabeth s'assoupit doucement dans la chambre d'une servante; les persiennes sont ouvertes laissant filtrer suffisamment de lumière pour mettre à nu son âme obscure. Les objets de cette chambre, à première vue familiers et rassurants, se transforment peu à peu en pièces à convictions. Le deuxième procès d'Elisabeth d'Aulnières est ouvert.

¹ Ibid., p. 34.

C. Circonstances du drame

A la fois témoin, accusée, et juge, Elisabeth retrace les circonstances du crime et les motifs qui l'ont poussée à méditer et à accomplir un tel geste de violence.

Au delà du drame intérieur et de la destinée tragique à laquelle le personnage d'Elisabeth se voit condamnée, il est difficile de ne pas voir de la part de l'auteur, une intention voulue de rouvrir un vieux procès: celui "d'un peuple maintenu hors du monde et amputé de sa propre humanité"¹ par un passé cause déterminante de sa condition actuelle.

Assise au banc des accusés, Elisabeth retrace depuis sa naissance le malheur et la souffrance qui l'ont rendu cruelle et criminelle, elle qui pourtant n'avait pas d'autre désir que d'aimer et de vivre heureuse. Son destin semblait déjà fixé avant même qu'elle vienne au monde. Elle fut conçue dans le malheur et la tristesse car sa mère prit le deuil alors qu'elle était enceinte d'Elisabeth. Le souvenir de son mariage avec Antoine Tassy est une succession d'événements intolérables, humiliants et cruels. Cette union

¹ René Lacôte, Anne Hébert (Paris: Seghers, 1969, p. 63.

n'était ni plus ni moins qu'un viol, une prostitution déguisée sous un mariage ou l'amour et l'affection étaient absents.

Elle n'a que seize ans et déjà elle voit toutes ses illusions de bonheur disparaître lorsqu'elle se rend compte que sa vie est dorénavant liée à celle d'une brute, d'un ivrogne, d'un dégénéré sexuel. Plus tard, George Nelson lui pardonnera sa conduite douteuse en mettant le blâme sur les conditions de sa vie: "Tu dis que je suis douce et bonne et que seul le malheur a pu me réduire à une telle extrémité".¹ Elisabeth s'appropriera encore le malheur comme une seconde nature, comme un fardeau qu'elle traîne sur elle et qui s'alourdit avec les années: "Traversant pour me rejoindre des couches épaisses de malheur amassé. Le temps! Des nuages de suie".²

Cette idée du malheur n'est pas nouvelle dans la littérature canadienne-française. En fait, selon le témoignage précis d'un romancier québécois contemporain, le goût du malheur semble être lié au destin du Canadien français:

¹ Ibid., p. 157.

² Ibid., p. 211.

"En assumant mon identité de Canadien français, je choisis le malheur!... Ce malheur collectif et individuel, on nous a appris à le réduire à sa plus faible expression, à l'accepter, à en prendre notre parti".¹

Elisabeth, dont la fureur de vivre et d'aimer la possède comme une hantise: "vivre", "je veux vivre", comme un impératif: " Vivre à n'importe quel prix. Mais vivre!", refuse de faire siens les principes de fausse sagesse, de résignation, et d'hypocrisie que son milieu bourgeois lui a inculqués. Elle souffre de ce renoncement journalier imposé à sa vraie nature et cette angoisse fait peu à peu place à la dureté, puis à la haine qui mène inévitablement à la révolte. Une idée fixe s'infiltré désormais dans son esprit: se défaire d'Antoine, véritable incarnation du mal qui constitue un danger pour sa vie et un obstacle constant à sa liberté.

C'est dans la petite église de Kamouraska qu'Elisabeth ressent les premiers symptômes de sa révolte:

Je récite le "Notre Père", du bout des lèvres. Soudain une grande fureur s'empare de moi. Me réveille d'un coup comme une somnambule. Me fait mordre dans quatre mots de la prière, les détachant du texte, les

¹ Hubert Aquin, "Le Bonheur d'expression", Liberté, no. 18, 1961, p. 743.

éclairant, les dévorant. Comme si je m'en emparais à jamais. Leur conférant un sens définitif, souverain. "Délivrez-nous du mal". Tandis que le mal dont il faut me délivrer, à tout prix, s'incarne à mes côtés, sur le banc seigneurial. Prend le visage congestionné, les mains tremblantes de l'homme qui est mon mari.¹

Aussitôt que ce désir est formulé, le lieu où le meurtre fut médité est rétabli dans la mémoire d'Elisabeth; et tous les personnages qui y furent plus ou moins mêlés se manifestent maintenant en bon ordre dans son esprit. La scène s'ouvre sur la rue Augusta, demeure des trois tantes d'Elisabeth où elle fut prise en charge peu après la mort de son père, puis de nouveau après deux ans de mariage avec Antoine, minée par la vie dure et les mauvais traitements infligés par ce dernier.

Aurélie inaugure officiellement le deuxième procès d'Elisabeth:

Allez! Allez, Madame! Il n'y a que ça à faire. Recommencer votre vie de la rue Augusta. A partir de votre retour de Kamouraska. Comme s'il n'y avait jamais eu de première fois. Les juges sont intraitables sur ce point.²

¹ Hébert, Kamouraska, p. 90.

² Ibid., p. 96.

A partir de ce moment précis, moment de son passé qui correspond à sa révolte ouverte et qui débouche sur un amour adultère et un meurtre, temps qui correspond également au seul temps où elle s'est véritablement sentie vivre, l'ordre chronologique est respecté, l'équilibre rétabli, ses souvenirs organisés.

L'époque de sa vie où ne figure pas Nelson est considérée par Elisabeth comme un temps de non-vie car l'amour y est absent. C'est sans doute pour cela que cette tranche de son passé se présente d'une façon désorganisée à sa mémoire, les événements se bousculent et se superposent sans aucun ordre précis. Mais au seuil de sa vie réelle, Elisabeth parvient même au fond de son subconscient à organiser le reste du récit à un rythme relativement normal et ordonné:" Respecter l'ordre chronologique. Ne pas tenter de parcourir toute sa vie d'un seul coup. A vol d'oiseau fou, dans toute sa longueur, son épaisseur, sa largeur, son éternité dévastée".¹

D. Le temps romanesque

La durée extérieure du roman s'écoule entre environ

¹ Ibid., p. 97.

deux heures du matin et le début de soirée du même jour. Ce temps présent constitue une sorte de coquille à l'intérieur de laquelle se situe un autre temps, le passé, qui forme une durée intérieure à valeur absolue. La coupure entre les deux temps, présent-passé, n'est toutefois pas aussi nette que le laisse supposer cette image. L'héroïne de Kamouraska glisse imperceptiblement d'un temps à l'autre. Du monologue intérieur sur les événements immédiats de sa vie, elle passe par association d'idées émergées d'un courant subconscient, à la rêverie axée sur des événements plus éloignés, jusqu'à ce qu'elle atteigne à l'aide d'un somnifère un état de torpeur complète qui la plongera définitivement dans le passé pendant une durée d'environ huit heures, durée qu'elle nommera sa "longue nuit".¹

Ce passé même ne suit pas un cours parfaitement continu. De brusques retours au présent viennent fréquemment interrompre sa durée. Ceci s'accomplit souvent par une intervention de l'auteur dans les pensées d'Elisabeth: "Voyez, vous êtes tout intoxiquée de songe. Vous rabâchez, madame Rolland. Lourde et vaseuse, vous vous retournez contre le mur, comme quelqu'un qui n'a rien d'autre à faire. Tandis qu'au premier étage de votre maison de la rue du Parloir,

¹ Ibid., p. 246.

M. Rolland... Expire peut-être..."¹ Parfois c'est l'angoisse même d'Elisabeth qui, terrifiée par le cauchemar qui l'habite et par les images horribles qui se manifestent à ses yeux, la réveille en sursaut sous l'effet de son propre cri:

Son sang, sa tête, son coeur.
 Cela recommence. Une ronde dans
 mes os, une multitude d'Antoine
 assassinés dans mes os. Des fourmis
 noires avec des yeux énormes. bleus.
 Ah, mon Dieu! Je vais mourir. Puisque
 je vous dis que je vais mourir.
 Je me dresse sur mon séant...
 Anne-Marie contemple sa mère d'un air
 grave et effrayé.
 -- Maman, c'est toi qui as crié?
 Tu es malade?²

Le retour au présent s'effectue aussi par un procédé inverse d'association d'idées. La prière des agonisants, récitée à l'intention d'Antoine Tassy, permet à Elisabeth de s'échapper de cette scène de son passé dont elle désire se dissocier, en la sensibilisant aux prières qui se récitent dans le temps réel, au chevet de Jérôme Rolland: "On a commencé de réciter la prière des agonisants. Serait-ce dans la maison de Charles-Edouard Tassy?... Dieu soit loué, je

¹ Ibid., p. 95.

² Ibid., p. 93.

reconnais à présent la voix pure de ma fille Anne-Marie!
Ceci se passe chez moi, dans ma maison de la rue du Parloir".¹

Le début du récit situé dans le temps présent, est marqué par une préoccupation constante de l'heure. Ceci semble refléter l'état de tension et d'inquiétude qu'éprouvent les personnages. Les heures sont annoncées méticuleusement tantôt par le narrateur, tantôt par Elisabeth elle-même:

- Il est deux heures du matin.²
- ...Mme Rolland précise qu'il est deux heures et demie du matin.³
- Tu es fou. La pauvre fille (Florida) reprend son service à six heures.⁴
- M. Rolland regarde l'heure à la pendule sur la cheminée. Encore quatre heures avant que Florida n'apparaisse dans la porte...⁵
- Monsieur Rolland, votre femme se fatigue. Il est trois heures du matin.⁶

¹ Ibid., p. 232.

² Ibid., p. 12.

³ Ibid., p. 14.

⁴ Ibid., p. 14.

⁵ Ibid., p. 15.

⁶ Ibid., p. 16.

- Dans quatorze minutes, exactement, il sera l'heure.¹
- Le jour point déjà.²
- Elle (Florida) est déjà là, dans l'encadrement de la porte³.
- Il n'est que onze heures.⁴

Une telle conscience du temps qui passe est provoquée par la situation pénible de monsieur et madame Rolland. Il est tout à fait naturel et concevable que M. Rolland perçoive avec angoisse ce temps qui passe puisqu'il ne lui en reste en principe plus beaucoup à vivre. Quand à madame Rolland, il est essentiel qu'elle possède jusqu'à la notion même de l'heure. La moindre distraction risque de détruire son alibi; ce personnage, auquel il n'est rien échappé depuis dix-huit ans, se doit de conserver jusqu'au bout une attention extrême au moindre événement. Le temps fait donc partie des choses qui ne doivent pas échapper à sa conscience car une minute d'inattention signifie pour elle: être prise en défaut. Et il n'y a rien qu'elle redoute autant que cela.

¹ Ibid., p. 18.

² Ibid., p. 25

³ Ibid., p. 29.

⁴ Ibid., p. 37.

Lorsqu'à la fin du récit, nous nous retrouvons de nouveau situés dans le présent après une longue immersion dans le passé, nous ne savons plus au juste l'heure qu'il est. Nous supposons que c'est le soir ou du moins en début de soirée puisque le curé devait venir l'après-midi afin d'administrer les derniers sacrements à Jérôme et qu'il est sur le point de partir; également la présence d'Anne-Marie est un indice de fin de journée puisque madame Rolland avait manifesté le désir d'envoyer sa fille avec son frère Eugène passer la journée chez leur tante Eglantine.¹

Néanmoins, le temps ne semble plus avoir l'importance qu'il avait au début du roman. En fait, monsieur et madame Rolland ont l'air de s'en être tout à fait désintéressés. Cela est sans doute dû à un renversement de situation entraînant inévitablement un changement d'état d'âme chez les personnages. Monsieur Rolland a retrouvé son calme habituel. L'Extrême-Onction lui a redonné la santé et la paix de l'âme. Ce sursis de vie qui lui est accordé miraculeusement le rend évidemment moins vulnérable à l'attaque du temps et élimine cette appréhension qu'il ressentait à la pensée que sa vie ne tenait peut-être plus qu'à quelques heures, quelques minutes même.

¹ Ibid., p. 35.

Quant à madame Rolland, il semble que rien n'ait plus aucune sorte d'importance pour elle; ni le temps, ni son apparence, ni même la vigilance qu'elle accordait à son être. L'image triomphante du début du récit a fait place à une image défaite. Le portrait que lui renvoie sa glace après sa "longue nuit" est celui d'une femme aux "yeux battus" au "visage trop rond", aux "cernes sous les yeux", au "cou trop large pour le col de lingerie froissé". Et la cruelle et douloureuse vérité se creuse en elle: cette image lui appartient: "Mon image ternie dans la glace".¹

En passant des mots "La femme dans la glace" aux mots "Mon image", madame Rolland fait un pas dans le chemin de la réalité. Elle se voit finalement comme elle est: une femme mûre, marquée par le temps et par la vie, et non plus comme une jeune fille sur laquelle aucune trace de vie ni d'expérience ne peut être relevée.

Cette attention extrême qu'elle portait au passage du temps est maintenant devenue inutile puisque son alibi s'est avéré trop peu sûr pour qu'elle l'assume comme avant.

Quant aux événements de la vie passée d'Elisabeth, ils exigent de véritables efforts de comptabilité pour pouvoir

¹ Ibid., p. 246.

les situer chronologiquement. Ce n'est qu'après de longs calculs basés sur des indices plus ou moins dispersés dans le texte que nous arrivons à situer les différentes circonstances de sa vie dans un temps réel et à connaître le temps approximatif qui s'écoule entre les divers faits marquants de son existence.

La date du meurtre d'Antoine Tassy forme l'axe central de la vie jusqu'ici vécue par Elisabeth. C'est un 31 janvier 1839 que le meurtre eut lieu, Elisabeth avait tout juste vingt ans, selon le témoignage de sa tante Adélaïde.¹ Vingt autres années se sont écoulées depuis cet événement: deux ans d'attente, puis dix-huit ans de vie conjugale avec Jérôme Rolland. Nous sommes donc en 1859. Elisabeth a quarante ans à l'heure du récit.

Les seules références chronologiques que nous possédons se réfèrent très exactement aux circonstances du crime. Depuis la date du départ d'Aurélie pour Kamouraska en décembre 1838, nous suivons presque au jour le jour le déroulement de cet événement. Et à mesure qu'approche la réalisation de cet acte funeste, le temps se comprime et les heures elles-mêmes se précisent, intensifiant ainsi le rythme et le dynamisme

¹ Ibid., p. 244.

du récit: "Neuf heures du soir, jeudi! Je jure qu'il était neuf heures du soir! Jeudi à neuf heures du soir".¹

Toutes les procédures légales sont également soulignées par des dates exactes et précises donnant à cette époque particulière un caractère à la fois officiel et irrévocable.

Sur les vingt premières années de la vie d'Elisabeth, c'est-à-dire depuis sa naissance jusqu'à sa liaison avec George Nelson, les références temporelles qu'elle nous donne sont liées à des valeurs absolues. Ces valeurs sont conférées à différentes périodes de sa vie: son enfance, son adolescence, et sa vie adulte.

La douce époque de son enfance se termine lorsque ses tantes décident de la prendre chez elles et de procéder à son éducation: "Je dois avoir sept ou huit ans"² se souvient Elisabeth. C'est avec nostalgie qu'elle reverra en rêve ces quelques années de quiétude et d'innocence où sa nature encore indomptée goûtait pleinement les joies simples de son petit univers.

Cette nostalgie de l'enfance dans Kamouraska ne

¹ Ibid., p. 227.

² Ibid., p. 54.

manifeste pas une fuite permanente devant la réalité, ni un refus de vivre semblable à celui de Michel et de Lia dans Les Chambres de Bois. Il n'y a en Elisabeth qu'un désir tout à fait légitime de **se dérober à une situation** accablante et indésirable. Quel adulte n'a pas un jour éprouvé le même désir en présence de conflits semblables? Car l'enfance représente un monde privilégié, une époque marginale de la vie où l'être vit dans un pseudo-paradis, étranger à toute notion de bien et de mal et de ce fait, étranger aux perturbations engendrées par ce principe manichéen.

Mais bien que l'enfance tienne une place déterminante dans la vie d'Elisabeth, d'autres époques lui succèdent et jouent un rôle tout aussi marquant dans le développement de son être. Avec la période d'adolescence, la douce quiétude de l'enfance a été remplacée par des sentiments de doute, d'inquiétude et de curiosité. La métamorphose corporelle accomplie par la puberté éveille en Elisabeth la sensualité, élément nouveau dont elle subit à la fois l'enchantement et le tourment. Avec cet avènement à la vie adulte, elle fait l'apprentissage des sentiments dans toute leur complexité, allant de l'amour à la passion jusqu'à la douleur et même la haine. A la même période, elle fait aussi l'expérience du plaisir et des rapports amoureux. Bref, elle entre dans la vie et va en subir désormais toutes les lois. Cette époque de son existence

est aussi remplie de valeurs absolues puisque également déterminante de l'être qu'elle est aujourd'hui, à l'heure de son récit.

De la narration du récit d'Elisabeth au temps présent, il semble se dégager deux significations bien distinctes. Tout d'abord le temps présent qu'utilise Elisabeth pour raconter son passé permet d'actualiser et de lui faire revivre avec intensité chaque moment et fait particulièrement marquants de son passé. Ce présent, du nom de "présent historique",¹ selon l'expression de M. Cressot, donne au récit d'Elisabeth un caractère à la fois très dynamique et émotif. Ceci correspond probablement à l'état agité dans lequel Elisabeth se trouve à l'heure du récit, lorsqu'elle sent que sa vie antérieure n'a jamais vraiment cessé d'exister.

Une deuxième signification du présent s'impose aussi à nous dans ce roman, et c'est celui du "présent éthique"², c'est-à-dire d'un présent extra-temporel qui exprime une réalité à caractère universel. Lorsqu'Elisabeth dit "J'habite la fièvre et la démence"³ ou encore "Je suis l'amour et la vie,

¹ Marcel Cressot, Le Style et ses techniques (Paris: Presses universitaires de France, 1969), p. 155.

² Cressot, ibid., p. 155.

³ Hébert, Kamouraska, p. 115.

mon exigence n'a de comparable que l'absolu de la mort",¹ il est peu probable que de tels propos veuillent exprimer une vérité qui ne s'appliquerait uniquement qu'au temps actuel. On aurait plutôt tendance à vouloir situer ce genre d'énoncés hors du temps, hors de tout ce qui pourrait éventuellement minimiser sa portée significative.

Il semble qu'Anne Hébert ait voulu signifier par cette structure temporelle, que la coupure entre le passé et le présent n'existe vraiment que dans l'esprit des hommes mais non dans leur existence propre. Le présent n'est ni plus ni moins qu'un prolongement du passé, un enchaînement d'évènements et d'expériences qui se renouvellent sans cesse mais qui prennent avec le temps une nouvelle valeur significative. La vie réelle réside dans le moment, et le moment est par définition atemporel.

L'utilisation fréquente du mode conditionnel exprime un état d'insatisfaction et de frustration constante chez les personnages de Kamouraska. Cette forme verbale dénote l'impuissance des personnages devant leur destin d'une part et d'autre part leur désir de voir leur vie se modifier. Les mots "je voudrais", "il faudrait" reviennent continuellement dans la bouche d'Elisabeth. C'est comme s'il existait

¹ Ibid., p. 170.

en elle une volonté d'action qui est exprimée mais qui se trouve paralysée dans son esprit avant d'être accomplie par le geste. Cette force neutralisante la rend ainsi impuissante à modifier quoi que ce soit dans le déroulement de son destin:

Toute réaction ou intervention, de ma part, est interdite d'avance. Retenue à sa source même. Déjà, si je tente de lever la main, je ne parviens pas à terminer mon geste. Si j'essaye de crier, aucun son ne peut sortir de ma gorge. Si je dois souffrir tout ce qui va suivre (et je le dois) ce sera à l'extrême limite de l'attention.¹

Cette passivité à laquelle elle se voit désormais vouée, ces forces invisibles qui anéantissent en elle la moindre manifestation de vie, font jaillir de son fond intérieur des sentiments de révolte. Révolte qui s'exprime très exactement par l'infinitif mode par excellence de l'émotivité pure et dont Elisabeth se sert pour exprimer à la fois sa détresse et ses aspirations: aspirations qu'elle fixe dans son esprit sous forme d'idées abrégées afin de mieux s'en souvenir:

"Eveiller Florida", "Décliner son nom", "Provoquer

¹ Ibid., p. 213.

le scandale", "Envoyer Aurélie", "Chasser l'angoisse"; Autant d'impératifs catégoriques qui expriment la lutte intérieure que soutient Elisabeth tout au long de sa vie afin de sauvegarder son bonheur, son honneur, et sa sérénité.

E. Niveaux de narration

Pour rendre cette histoire de fureur et de neige qu'est Kamouraska, Anne Hébert a utilisé une forme de récit à la fois très étrange et très complexe. On remarque tout d'abord qu'elle règne sur toute l'histoire en puissance omniprésente et omnisciente. Elle a recréé une situation basée sur un fait réel, et ses personnages n'ont pas d'autre alternative que de rejouer la vie des êtres de cette histoire passée en refaisant avec exactitude les mêmes gestes et les mêmes actions.

On retrouve presque textuellement l'intrigue du drame de Kamouraska dans un ouvrage d'Eveline Bossé: Un Grand Représentant de l'Elite Canadienne-Française:

La seigneurie de Kamouraska, maintenant amoindrie, appartenait à Achille Taché, mais ce ne devait pas être pour longtemps. Le 31 du mois de janvier 1839, il fut assassiné par le docteur Holmes de Sorel, frère de l'abbé Holmes... Agé de vingt-six ans, vigoureux, plein d'entrain et de gaieté, Achille Taché avait une épouse d'une beauté ravissante. Pendant les longs séjours qu'elle faisait

chez une de ses tantes à Sorel, la jeune femme excita la convoitise du médecin de l'endroit, le docteur Holmes. Amoureux de cette belle dame, il décida de se débarrasser de son mari. "D'après certains ouï-dire peu vraisemblables,... il aurait donné une forte somme d'argent à une négresse, autrefois domestique chez A. Taché, pour qu'elle allât se mettre de nouveau à son service et l'empoisonner au moyen d'un narcotique violent qu'il lui aurait remis. Quoi qu'il en soit cette odieuse trame n'eut pas de suite".

Plus tard, sous le couvert d'une visite d'amitié, Holmes se rendit à Kamouraska, déterminé à assassiner Achille Taché. Le trajet de deux cent vingt-cinq milles qu'il effectua en carriole entre Sorel et Kamouraska, lui donna le temps de méditer son plan à loisir. Arrivé à destination, il rencontre le seigneur Taché, l'invite à monter dans sa voiture, visite avec lui une maison en construction. Sur le chemin du retour vers le manoir profitant d'un moment où le seigneur détournait la tête, Holmes sortit son pistolet et lui tira une balle derrière l'oreille. La victime ne fut pas tuée du premier coup. Holmes l'enfouit alors sous ses couvertures de fourrures et le tint fermement à ses pieds. Afin d'empêcher les plaintes du mourant d'être entendues et d'éveiller des soupçons, il se mit à chanter comme un homme ivre. Dans l'anse de Saint-Denis il acheva sa victime à coups de crosse de pistolet, la traîna dans un fossé et la couvrit de neige. A l'auberge de Saint-Anne, il demanda à l'aubergiste Clermont de laver ses peaux de fourrure prétextant qu'on avait fait boucherie au-dessus de sa voiture. Quelques jours après, Holmes continuait audacieusement sa pratique médicale. Une lettre reçue de Québec lui dessilla les yeux. Il se déroba à la justice en prenant la route des Etats-Unis.¹

¹ Bossé, op. cit., pp. 68-69.

Aussi à la moindre tentative d'écart dans le rôle qui a été attribué aux personnages de Kamouraska ils sont rappelés à l'ordre par l'auteur et forcés de poursuivre leur destinée jusqu'au bout. Les personnages ne sont donc pas libres d'agir puisque leur destin a déjà été fixé par l'histoire.

Au premier niveau de narration de Kamouraska se trouve l'auteur informateur, qui fournit au lecteur des données purement objectives sur l'histoire, du genre: "Madame Rolland, très droite, sans bouger le buste, les mains immobiles sur sa jupe à crinoline approche son visage de la jalousie...".¹ L'auteur est aussi un narrateur subjectif qui domine entièrement la situation romanesque et les personnages, et intervient même fréquemment dans leur existence. Ces interventions prennent la forme d'avertissements qu'il est souvent très difficile de discerner du subconscient des personnages, ce qui rend la lecture du roman parfois assez obscure. Toutefois les personnages réagissent à ces avertissements comme s'ils provenaient de leur propre fond intérieur. Ce niveau de narration se distingue du récit objectif par l'utilisation du "vous" dans ses apostrophes aux personnages: "Monsieur Rolland, votre femme se fatigue. Il est trois heures

¹ Hébert, Kamouraska, p. 12.

du matin. Vous ne pouvez exiger que la pauvre créature veille encore, partage avec vous l'insomnie, jusqu'au bout du jour?".¹ Cet avertissement de l'auteur est suivi immédiatement par une réaction appropriée de la part de M. Rolland: "Je t'ai déjà demandé d'aller chercher Florida. Comme ça tu pourrais aller dormir en paix".²

Parfois cette voix, qui se faufile dans les pensées des personnages, est chargée de reproches et d'ironie:

Irréprochable. Vous êtes irréprochable. Mais vous n'êtes qu'une absente madame Rolland. Inutile de nier. Votre mari se meurt dans une chambre du premier, et vous feignez de dormir, étendue sur le lit de l'institutrice de vos enfants. Vous entendez des voix, madame Rolland. Vous jouez à entendre des voix. Vous avez des hallucinations.³

Parfois même, l'intervention de l'auteur se montre impitoyable. Elle démasque impudemment les sentiments les plus intimes et les intentions les plus secrètes de ses personnages: "Le coeur souterrain, l'envers de la douceur, sa doublure violente. Votre fin visage, Elisabeth d'Aulnières. Mince pelure d'ange

¹ Ibid., p. 16.

² Ibid., p. 16.

³ Ibid., p. 76.

sur la haine. A fleur de peau".¹

Outre ces deux niveaux de narration que s'attribue Anne Hébert, il y a aussi ceux d'Elisabeth, héroïne de Kamou-raska. Au premier plan se situe d'abord le monologue intérieur de madame Rolland qui s'entretient sur les événements immédiats de son existence, plus précisément sur les circonstances qui entourent la mort de Jérôme Rolland: "Moi non plus je n'ai pas dormi de la nuit. Je suis folle et lucide. Cette fièvre de l'insomnie si tu savais, Jérôme mon mari, comme je la partage avec toi".² Puis viennent ensuite deux autres niveaux de narration, mais, cette fois-ci, ils relèvent du sommeil contrairement au niveau précédent qui avait lieu à l'état éveillé, sous forme de rêverie. Madame Rolland revêt tout d'abord sa vie passée en qualité de spectatrice. Elle devient la narratrice des événements de la vie d'Elisabeth d'Aulnières et en fait le commentaire comme si les images de sa jeunesse se déroulaient devant ces yeux sous forme de spectacle.

Quant à moi, je suis Mme Rolland,
et je referai mon premier voyage de
noces, comme on raconte une histoire,

¹ Ibid., p. 91.

² Ibid., p. 27.

sans trop y croire, avec un sourire amusé. Même si le bonheur tourne au vinaigre, au fiel le plus amer.¹

Mais madame Rolland tombe dans la présomption. Une fois qu'elle aborde son histoire, elle ne peut pas se limiter bien longtemps à cette narration objective, car elle se voit repossédée par son ancienne vie et obligée d'assumer de nouveau le personnage d'Elisabeth d'Aulnières:

Je pourrais encore m'échapper. Ne pas provoquer la suite... Ouvrir les yeux, enfin. Hurler, les mains en porte-voix:
Je suis Mme Rolland!
Trop tard. Il est trop tard. Le temps retrouvé s'ouvre les veines. Ma folle jeunesse s'ajuste sur mes os. Mes pas dans les siens.²

Ce sera donc Elisabeth d'Aulnières qui sera la narratrice du reste du récit et qui exposera et revivra en même temps avec exactitude cette vie tumultueuse qui fut la sienne.

Au dernier chapitre du roman, les cinq niveaux de narration se trouvent réunis. Ceci donne à ce dénouement un caractère de malaise et de confusion qui traduit vraisemblable-

¹ Ibid., p. 71.

² Ibid., p. 115.

ment la détresse ressentie par Elisabeth encore secouée par les dernières images de son passé et vivant dans l'appréhension de ce que l'avenir lui réserve.

F. L'espace

Les paysages qui composent le décor de Kamouraska sont très profondément liés au destin même des personnages. La nature canadienne, sauvage et violente, influence, reflète, et conditionne à la fois les passions et les sentiments des êtres de ce drame. La métamorphose des saisons engendre une mutation identique dans le coeur de l'homme, le mettant en état de soumission et d'impuissance face aux mystères et à la force que cette nature dégagent.

Dès le début du récit, nous nous trouvons plongés dans le contexte spatial de l'histoire. Ainsi que l'indique la phrase initiale du roman, nous sommes à l'orée d'une saison morte: "L'été passa en entier".¹ Parallèlement à l'agonie que subit la nature pendant la saison d'automne, une autre agonie suit aussi son cours: celle de Jérôme Rolland.

Les mises en scène de Kamouraska varient selon les différents épisodes de la vie d'Elisabeth. Le décor de son

¹ Ibid., p. 7.

enfance, de sa maison maternelle sur la rue Georges à Sorel est éclairé d'une "lumière douce"; tout près de sa maison coule le fleuve Richelieu et l'aspect de cette eau a un pouvoir sédatif sur Elisabeth en proie à l'agitation. Le spectacle des bêtes qui paissent sereinement sur les îles avoisinantes est rassurant et un sentiment de paix et d'innocence semble lui être soudainement rendu grâce à ce doux souvenir: "D'où vient ce calme... la vie est paisible et lumineuse... Je sens que je vais être heureuse dans cette lumière".¹

Une lumière beaucoup plus vive et crue illumine la maison de ses tantes, à l'angle de la rue Augusta et Philippe. Cette maison, où elle doit pour la deuxième fois rejouer le drame de sa vie par l'intermédiaire de la mémoire, se détache de toutes les autres et son regard est forcé de s'y arrêter à cause de cette lumière intense qui en fait le centre d'attraction. Cette maison, cette lumière lui retirent la douceur et la paix qu'elle avait éprouvées en revoyant pendant quelques courts instants sa jeune enfance.

Ce nouveau décor ne présage rien de bon pour Elisabeth. Elle se sent de nouveau esclave de sa mémoire et prisonnière d'un passage de sa vie qu'elle ne désire pas particulièrement

¹ Ibid., p. 50.

revivre. Cette lumière aveuglante de la rue Augusta est un signe avant-coureur de cette lumière constante dans laquelle Elisabeth sera forcée de revivre les moments à la fois les plus pénibles, les plus exaltés et les plus tragiques de son passé. Cette lumière fera acte pendant sa "longue nuit" d'agent stimulateur et révélateur de sa conscience et de sa vérité profonde.

Ce décor d'adolescence est synonyme de climat d'alerte et d'angoisse pour Elisabeth: "Echapper à l'emprise de cette redoutable demeure de la rue Augusta. Ma vie! Toute ma vie dans son tumulte et sa fureur m'attend là, derrière les volets fermés de la rue Augusta".¹

L'évocation de ce lieu suscite aussi le souvenir de la saison principale qui fut témoin de tous les événements de la rue Augusta: l'hiver. Cette saison déterminante du drame de Kamouraska est annoncée dans le rêve d'Elisabeth par un brusque changement de température: "Le soleil s'est éteint au-dessus de la maison... Je vous assure qu'il va geler cette nuit".² La chaleur de l'astre solaire fait place au gel de l'hiver et cette substitution déclenche une nouvelle mise en scène, celle de l'époque frénétique et impétueuse

¹ Ibid., p. 51.

² Ibid., p. 56.

de ces jeunes années.

C'est dans un décor d'automne pluvieux qu'a lieu la rencontre d'Elisabeth et d'Antoine. Elisabeth en se laissant attirer par le côté sensuel d'Antoine verra sa vie à tout jamais mêlée et confondue à ce paysage de brume, de jonc, et de marais où elle a décidé inconsciemment d'unir son destin à celui du seigneur de Kamouraska. Cette boue et cette vase **laissent** présager la souillure et l'immondice à laquelle elle s'abaissera dans son union avec lui.

Le voyage de noces d'Elisabeth et d'Antoine se déroule dans un décor de fin d'été chaud et humide. Les paysages, riches d'odeurs et de sons envoûtants, aiguissent les sens des jeunes mariés déjà passablement en état de surexcitation sensuelle. Cette chaleur accablante a pour effet de tenir en éveil ce désir brûlant de la chair en Elisabeth, désir irrésistible qu'elle doit assouvir au prix même d'une complicité uniquement sensuelle avec Antoine: "Je redeviens sensible à outrance. Le centre de ma vie, ce désir... Non, je n'avouerais pas la connivence parfaite qui me lie à cet homme blond, assis à mes côtés. Cette voiture folle, lancée sur des routes peu sûres. Dans le brasier de l'été".¹

¹ Ibid., pp. 71-72.

A la suite du désenchantement et de la joie amère que lui procure sa nuit de noce, Elisabeth sent ce parcours vers Kamouraska devenir de plus en plus pénible. Les quatre cent milles de distance à parcourir à cheval, se révèlent un terrible supplice physique. A mesure que les jeunes mariés approchent de Kamouraska, la nature se déclare de plus en plus hostile envers Elisabeth. Tantôt elle suffoque sous une chaleur humide, tantôt elle frissonne sous une pluie intermittente. La douceur du fleuve Richelieu la quitte et l'amertume de la mer prend tranquillement place en elle.

Le décor de Kamouraska ressemble étrangement aux paysages désolés et dévastés des contes d'Edgar Allan Poe. "L'air lourd", "l'odeur de marée", l'immensité des grèves désertes, l'horizon à perte de vue, le vent qui siffle la nuit et "secoue les volets", le manoir lugubre qui se dresse comme une figure menaçante sur le bout du cap; tout cela contribue à créer une atmosphère froide et sinistre qui n'a rien de très rassurant pour Elisabeth. Cet univers de cauchemard semble tout à fait propice au malheur et à la mort dont Kamouraska sera justement le théâtre. Dès le début de son séjour au manoir de Kamouraska, Elisabeth sentira le goût de la mort monter en elle comme une obsession:

Le vent me fait mourir. On dit que
la voix des morts se mêle au vent,
les soirs de tempête... Ca ne peut
continuer comme cela. Il faudra bien faire

une fin, choisir le point du coeur
 et y déposer la mort. Tranquillement.
 Le premier des deux époux qui mettra
 son projet à exécution sera sauvé.¹

Les personnages qui habitent le manoir, Madame veuve Tassy et son fils Antoine forment un couple étrange et monstrueux. Madame Tassy n'a de l'être humain aucune caractéristique. Elle semble plutôt tenir de l'insecte ou du reptile. Cet être à l'aspect macabre et dénué de tout sentiment donne l'impression d'une morte en sursis et évoque toute une époque passée qu'Anne Hébert a elle-même commentée en ces mots: "Ne nous a-t-on pas enseigné que la vraie vie était absente et qu'il s'agissait d'être au monde comme n'y étant point".²

Quant à Antoine, il appartient à la famille des déséquilibrés mentaux, constamment sur le point de perdre la raison, et ivrogne par surcroît. Les menaces qu'il fait à Elisabeth de la tuer et de se tuer aussi jettent cette dernière dans une terreur qui touche à la psychose. Son air de bête traquée le prédestine irrémédiablement à une fin précoce, à la hauteur du personnage, horrible, brutale, et démentielle.

¹ Ibid., p. 76.

² Anne Hébert, "Saint-Denys Garneau," scénario, Office National du Film, 1960.

Non moins important que ces décors d'enfance, d'adolescence, et de jeune mariée, est celui qui contribuera à l'éclosion de sa passion avec George Nelson. La violence de ses amours avec le docteur Nelson est mêlée à la violence de l'hiver canadien avec ses vents destructeurs, ses tempêtes de neige aveuglantes et son froid meurtrier. Un an environ s'écoule entre les premières rencontres d'Elisabeth et de George et le point culminant de leur histoire d'amour: le meurtre d'Antoine. L'hiver 1837-1838 sera témoin de la naissance de leur liaison, et le tourbillon de neige qui enveloppera leur histoire symbolisera le vertige irrésistible de la passion.

Avec l'approche du printemps, saison qui annonce la renaissance à la vie, l'amour entre George et Elisabeth sera consommé et le fruit de leur amour germera dans le sein d'Elisabeth. L'été, saison favorable aux amours fébriles, unira définitivement les deux amants au même drame et au même destin. Tous deux se verront irrémédiablement confondus à la même pluie, à la même boue, à la même fièvre de vivre. Parallèlement à l'amour qui mûrit à l'intérieur d'Elisabeth, croît également une résolution qui devient de plus en plus en plus pressante: la nécessité d'éliminer Antoine.

Le crime est fixé pour le début de l'hiver, avec la

venue des premières neiges. C'est donc en décembre 1838¹ qu'Aurélie est envoyée à Kamouraska avec mission d'empoisonner Antoine, mais environ un mois plus tard elle est relayée dans sa mission par George, à la suite de son échec. Comme il avait été mêlé à la boue de l'automne, George se voit englouti par la neige et par le froid de la même façon. La blancheur immaculée de ces vastes étendues de neige qu'il parcourt en traîneau fait ressortir son apparence ténébreuse et le contraste du noir sur blanc semble vouloir souligner la noirceur de son âme meurtrière: "Noir sur blanc. Barbe, cheveux, yeux, coeur (Ah! surtout le coeur), noir, noir, noir, le cheval et le traîneau. Et la neige blanche, aveuglante, sous tes pas, jusqu'au bout du chemin".²

Mais malgré cette description très incriminante de l'âme de Nelson, son personnage ne réussit jamais à convaincre en tant que meurtrier. Ce n'est pas un être diabolique qui court accomplir un acte abominable, en possession de sa parfaite lucidité; mais c'est tout simplement un homme fou d'amour et de jalousie qui est absolument dépassé par les

¹ A la page 81, le roman donne décembre 1839 comme date du départ d'Aurélie; mais il est évident qu'il y a eu erreur, puisque Nelson exécute le crime un 31 janvier 1839.

² Hébert, Kamouraska, p. 190.

événements mais qui doit toutefois achever ce qu'il a commencé. Malgré tous ses efforts, Elisabeth n'arrive pas à noircir complètement George Nelson. Dans son profond désir de se disculper, elle a peut-être exagéré les traits démoniaques de celui-ci, mais n'a opéré, en fait, qu'une transposition des sentiments inavouables de son propre abîme intérieur chez ce personnage.

Néanmoins, le mimétisme qui existe entre le docteur Nelson et ce décor hivernal est indéniable. La tempête de neige qui l'accompagnera jusqu'à Kamouraska reflètera l'état tourmenté et agité de son âme. Il devient le prisonnier de la neige, cette neige qui possède à la fois des propriétés diverses et contradictoires. Neige trompeuse aux apparences apaisantes, mais aussi complice du silence et de l'inertie, signes avant-coureurs de la fatale impuissance: "Attention à l'apparente douceur de la neige. Les flocons en rangs serrés, sur nous, autour de nous... Ne pas se laisser désarmer. Conserver vivaces, tout amour et toute haine".¹

Cette neige, qui semble pendant quelques instants engourdir dangereusement les sens de George, a aussi le pouvoir de réchauffer lorsqu'on s'en frotte les mains. Ce geste est bénéfique à George car, aussitôt accompli, le sang se remet à circuler dans ses membres et tout danger de se voir sombrer

¹ Ibid., p. 198.

dans une torpeur fatale est écarté. Ravagé et brûlé par le froid et la neige qu'il affronte depuis cinq jours, George épouse les caractéristiques de cette même nature sauvage et violente et exécute le meurtre d'Antoine Tassy avec frénésie et véhémence.

La blancheur étale de cette neige à perte de vue dans l'anse de Kamouraska ne fera qu'amplifier le contraste horrible de cette quantité considérable de sang versé à la suite des blessures mortelles infligées à Antoine.

En s'éloignant du lieu du crime, un sentiment d'apaisement immense envahit Nelson. Par analogie, avec ce soudain changement intérieur, la nature semble manifester son approbation du geste de George par un non moins brusque changement de température: "Le vent est tombé. Quelque chose de furieux qui était dans le vent d'hier est tout à fait tombé. La poudrerie qui soufflait hier, dans l'anse de Kamouraska, s'est calmée".¹

La nature québécoise, en participant aussi intimement au dénouement du drame de Kamouraska, se constitue non seulement témoin majeur des événements qui s'y passèrent, mais encore complice essentielle de cette histoire d'amour et de mort.

G. Les personnages et leur portée symbolique

Certains des personnages de Kamouraska sont des

¹ Ibid., p. 222.

projections de différentes facettes de la personnalité de l'héroïne, être aux visages et aux intentions multiples. D'autres incarnent l'hostilité, la froideur et la sécheresse du monde dans lequel le récit évolue. Tous les personnages du roman sont tragiquement vulnérables; tous plus ou moins gouvernés par des événements dont ils subissent les conséquences sans pouvoir pallier leurs effets destructeurs.

La mère d'Elisabeth, veuve à l'âge de dix-sept ans, se laisse littéralement glisser vers la mort à la suite du décès de son mari, ayant perdu avec lui tout désir et toute force de vivre. Les petites tantes qui avaient trouvé en Elisabeth un antidote à leur existence stérile, se damnent corps et âme afin de protéger ce qui donnait un sens même à leur vie. Fascinées par la beauté d'Elisabeth, attiré dont elles sont dépourvues, elles préféreront sacrifier leur vie plutôt que de voir leur idole désacralisée, son image ternie.

Séduite par l'avenir de petite bourgeoise qui lui est promise par George et Elisabeth si elle réussit dans sa mission, Aurélie se laisse convaincre d'aller empoisonner le mari d'Elisabeth. Issue d'un milieu pauvre et d'origine amérindienne, son dépouillement matériel la rend donc très vulnérable au piège que lui tend le luxe. Elle y succombe sans trop de résistance et cette action entraîne la ruine de sa vie.

George, malgré son apparence physique forte et vigoureuse, n'échappe pas non plus à ce mal commun qu'est la vulnérabilité. Profondément marqué par une enfance triste et solitaire, il se développera en lui une extrême sensibilité vis-à-vis de toute forme d'injustice, de souffrance et d'oppression, ce qui l'attirera vers Elisabeth et marquera le début de sa déchéance morale. Enfin, Elisabeth est condamnée à la solitude permanente pour avoir voulu se délivrer du malheur et de la souffrance qui minait sa vie.

Aurélie Caron est beaucoup plus une figure symbolique qu'un véritable personnage. Elle représente la vie d'Elisabeth en liberté, une vie sauvage dépourvue de contraintes sociales et à laquelle Elisabeth aspire. Aurélie est liée au feu, source de chaleur et de clarté; lumière blessante et aveuglante pour Elisabeth, car elle éclaire ce qu'elle s'efforce de tenir dans l'obscurité: sa vérité intérieure. Aurélie est également liée au miroir, témoin irrécusable de sa vie, de ses gestes, et de ses regards, et dans lequel elle refuse de se reconnaître: "Je garderai les yeux obstinément fermés. Il faudrait me les ouvrir de force, pour que je consente à regarder. Cette glace est trop pure. Son éclat ne peut que me percer le coeur".¹ Aurélie démystifie tout ce qui sonne faux et mensonger chez Elisabeth. En rappelant ainsi

¹ Ibid., p. 85.

Elisabeth à sa véritable nature, elle incarne le subconscient de sa maîtresse, région secrète et obscure de l'être. Chaque fois qu'Elisabeth tente d'échapper à sa vérité intérieure, par l'affabulation et la dissimulation, le rire d'Aurélie l'atteint comme une giffle et la dépouille momentanément de toutes ses fallacieuses défenses. "Le rire d'Aurélie éclate. Tout contre moi. Vibre un instant. Se brise. M'écorche la joue".¹ La vérité atteint le fond du coeur comme une arme meurtrière et sort de la bouche d'Aurélie sous la forme d'accusation." Je n'ai jamais été innocente. Ni Madame non plus".²

Ce regard insoutenable et limpide d'Aurélie, qui poursuit sans relâche Elisabeth, n'est pas sans ressemblance avec celui qu'Amica laissait peser sur François dans Le Torrent. La même appréhension, la même hantise de se laisser découvrir jusqu'au fond de l'âme, comme s'il y avait là une imposture indicible, afflige ces deux personnages pourtant créés à vingt ans d'intervalle.

Et aujourd'hui, de trouver ainsi
cette femme aux yeux si étonnamment
semblables, rivés sur moi, je crois

¹ Ibid., p. 58.

² Ibid., p. 61.

voir mon témoin surgir au jour.
 Mon témoin occulte émerger dans ma
 chair, en face de moi, bien au clair.
 Il me torture! Il veut que j'avoue!
 Qu'est venue faire ici cette sorcière?
 Je ne veux pas qu'elle me regarde! Je
 ne veux pas qu'elle me questionne!
 Je sais bien que je ne pourrais jamais
 m'en débarrasser.¹

En portant le fardeau criminel d'Elisabeth, Aurélie pénètre encore plus intimement dans le drame intérieur d'Elisabeth. En croyant se décharger du poids du meurtre d'Antoine sur sa servante, Elisabeth se livre au jeu des mots et des illusions; car Aurélie est son double et ce n'est en somme que sur elle-même qu'elle déverse cette culpabilité puisqu'elle est en Aurélie comme Aurélie est en elle.

En essayant de calmer les soupçons de sa servante, c'est sa propre conscience qu'Elisabeth s'efforce d'endormir:

J'embrasse Aurélie. Je lui caresse les cheveux. N'est-il pas important plus que tout au monde qu'Aurélie se calme et s'apaise? Atteigne, désarmée, cet état de douceur excessive, de passivité infinie où toute soumission et complaisance deviennent naturelles, comme allant de soi?²

¹ Anne Hébert, Le Torrent (Montréal, Editions HMH, 1963, p. 52.

² Hébert, Kamouraska, p. 172.

Mais ce double d'elle-même qu'elle pensait avoir dompté la hantera comme une mauvaise conscience toute sa vie. Cette femme du début du récit, cette "suivante" qui "s'attachait" à son ombre, "vive et agile comme personne"¹, ne serait-ce pas Aurélie? Sa mystérieuse complice et témoin qui vient la tirer de son refuge, qui vient violer sa fausse innocence et la contraindre à regarder son visage authentique dans le miroir qu'elle lui tend? Ou serait-ce une inexplicable angoisse qui convoque l'image d'Aurélie et qui lui donne forme, appelant ainsi une confrontation réelle avec elle-même?

George Nelson détient aussi une très grande valeur symbolique. Il incarne des valeurs plutôt qu'il n'incarne un homme de chair et de sang. Il fait tantôt figure de Christ, tantôt figure de diable. Sa vocation de médecin le destine à combattre à la fois le mal et la maladie, et lui inculque un sens profond de la justice et de la compassion humaine. Il incarne également l'énergie et la force, et son prénom même a toute l'ambivalence de ce nom de chevalier preux qui délivra son peuple du dragon maléfique. Mais c'est surtout dans son rôle de justicier que Nelson se réalise pleinement

¹ Ibid., p. 8.

dans Kamouraska: "...allez-vous enfin réaliser votre rêve?... Punir les méchants, récompenser les bons. Délivrer la princesse suppliciée, terrasser le dragon féroce qui la tient captive. Justice, justice, justice..."¹

La présence de Nelson permet à la révolte d'Elisabeth de se matérialiser et de s'accomplir. Son rôle accompli, il disparaîtra à tout jamais du récit et de ce fait même de la vie d'Elisabeth.

Cette force que symbolise Nelson est analogue à celle de Perceval dans Le Torrent. Homme et cheval ne font qu'un seul corps vigoureux et fougueux et s'empruntent mutuellement leurs caractéristiques: on reconnaît à George une impétuosité de pur sang et à son cheval des vertus surnaturelles. Tous deux forment un duo dont la connivence est fascinante: "C'est toi, mon amour, cette fureur ameutée. Coq et cheval emmêlés, c'est toi, toi courant gaiement à l'épouvante et au meurtre. Sur un dangereux chemin de neige."²

La destinée spirituelle de Nelson est explicitée à plusieurs reprises. Il fait figure de sauveur et de libérateur en prenant sur lui le crime d'Elisabeth. Sa personna-

¹ Ibid., p. 164.

² Ibid., p. 191.

lité charismatique fascine et effraie à la fois ceux qui le connaissent. Il est lui-même fasciné par l'idée de cette nouvelle vocation de justicier qui lui est soudainement échue:

A quoi penses-tu donc, là, à mes côtés? Assis par terre sous les pins. Le torse cloué à un arbre. Comme un crucifié... Un instant, sur ton visage, passé une étrange expression. Un sourire vague. Une extase brève. Est-ce l'idée de la mort qui te fascine et te transfigure ainsi?¹

L'histoire des Patriotes des années 1837-38, entreprise avortée de libération nationale, offre un arrière-plan symbolique éminemment approprié au drame individuel de la libération entreprise et manquée d'Elisabeth.

Ce qui permet de faire le rapprochement entre le Docteur Nelson et un des patriotes de la Rébellion, est fondé sur plusieurs remarques énoncées par l'héroïne de Kamouraska: "...souvenez-vous de Saint-Denis et de Saint-Eustache! Que la reine pende tous les patriotes si tel est son bon plaisir. Que mon amour vive! Lui seul entre tous".²

¹ Ibid., p. 149.

² Ibid., p. 44.

Elle mentionne aussi Saint-Ours comme scène de bal et également comme lieu où le docteur Nelson se cacha après le meurtre d'Antoine: "Le docteur Nelson s'est échappé. Il a fui. On rapporte qu'il a été vu à Saint-Ours".¹ Ce village était également un lieu d'assemblée populaire pour les patriotes, la scène de nombreux discours et résolutions; manifestations orales de leur profonde indignation envers certaines résolutions politiques (les Résolutions de Lord Russell), qui ne devaient avoir pour effet que la suppression de "toute garantie de liberté et de bon gouvernement pour l'avenir"² pour les habitants de la province de Québec.

George Nelson s'enfuit à Burlington après le crime, et il s'y fixera définitivement afin d'échapper à la persécution judiciaire du Québec. Elisabeth ne cessera jamais d'invoquer le nom et la présence de son amant, exilé dans son propre pays: "Rejoindre mon amour, à l'autre bout du monde. A Burlington. A Burlington. Aux Etats-Unis".³ Cette petite ville frontalière du Vermont a également servi de refuge à certains chefs de l'insurrection, jusqu'à ce que les événements

¹ Ibid., p. 242.

² Texte des Résolutions de Saint-Ours, "Le Canadien", 15 mai 1837, Dossier d'Histoire du Canada No 1 (Ottawa: Editions Fides, 1969).

³ Hébert, Kamouraska, p. 9.

du Bas-Canada se soient calmés. Louis-Joseph Papineau a certainement dû trouver asile à Burlington, puisqu'il se trouve dans les Archives de l'Histoire du Canada des ouvrages qu'il a écrits et qui ont été imprimés à Burlington.¹

Deux américains, deux frères, Wolfred et Robert Nelson, médecins de profession, ont tenu un rôle capital dans les mouvements de révolte de cette époque. Ils étaient connus comme des êtres violents et d'une fureur indomptable. Motivés par une immense soif de la justice, ils furent les organisateurs et les chefs de l'armée patriote contre l'armée loyaliste du Bas-Canada.

Le personnage de George Nelson dans Kamouraska semble avoir une destinée très semblable à celle qu'eut Robert Nelson, le patriote, beaucoup plus qu'il ne se rapproche de Wolfred qui fut somme toute gagnant sur presque toute la ligne. Ce dernier fut vainqueur à la bataille de Saint-Denis et revint s'établir au Québec comme député de Richelieu d'abord, puis comme maire de Montréal ensuite, après avoir passé quatre ans en exil aux Bermudes.

Robert n'eut pas autant de chance. Il s'allia à la cause canadienne-française et s'improvisa commandant des

¹ Louis Joseph Papineau, Histoire de l'Insurrection du Canada (Burlington, Vermont: L. Duvernay, 1839) 35p.

troupes rebelles. Il oeuvra pour l'indépendance du Bas-Canada et lutta contre l'oppression économique, religieuse, sociale, et politique. Il proposa des lois décrétant la liberté d'expression, le suffrage universel masculin, la nationalisation des propriétés britanniques et américaines et le bilinguisme obligatoire en usage dans la Fonction Publique.

Malheureusement, l'armée de libération qu'il avait organisée en vue de l'invasion du Canada fut défaite par les troupes loyalistes de Colborne à Odelltown, près de la frontière.

La révolte est vaincue. Robert Nelson prend la fuite et "gagna immédiatement la frontière, dégoûté à jamais de la politique, comme il l'avouera quelques jours plus tard à son frère Wolfred".¹ Cette expression d'accablement rejoint tout à fait l'état d'âme dans lequel se trouvait George Nelson après le meurtre de Kamouraska; état de désespoir qui lui fait maudire Elisabeth de l'avoir mêlé à une telle situation, et de l'avoir entraîné dans un semblable abîme: "It is that damned woman that has ruined me",² déclarera-t-il à un jeune

¹ Aegidius Fauteux, Patriotes de 1837-1838 (Montréal: Editions des Dix, 1950), p. 73.

² Hébert, Kamouraska, p. 248.

étudiant le jour de sa fuite aux Etats-Unis.

Le meurtre d'Antoine est aussi posé comme un acte révolutionnaire car il vise à rétablir la justice et la dignité humaine: "Notre tendre douceur à conquérir par l'horreur. Nous établirons la justice par le feu et par le sang. Nous serons heureux".¹ Les premiers vers qui ouvraient le recueil de poèmes, Mystère de la Parole, exprimaient déjà des aspirations analogues:

Dans un pays tranquille nous avons
reçu la passion du monde, épée
nue sur nos deux mains posée.²

Antoine Tassy, de par son état de seigneur canadien-français symbolise une forme d'oppression vis-à-vis de son propre peuple. Sans aucune notion des valeurs humaines, il se sert des êtres comme bien à convoiter, à conquérir, à posséder, à utiliser puis à rejeter. Elisabeth ne représente pour lui qu'une propriété de plus à posséder, une chose assujettie à ses caprices et à son plaisir.

Le geste que George pose pour libérer Elisabeth du poids tyrannique d'Antoine est le même que posera Robert

¹ Ibid., p. 163.

² Anne Hébert, "Mystère de la Parole," Poèmes (Paris: Editions du Seuil, 1960), p. 73.

Nelson en s'attaquant aux forces despotiques de son époque. Dans les deux cas, le résultat de ce geste est un échec.

Essayer de dissenter sur les causes sous-jacentes d'un semblable dénouement s'avérerait pure spéculation. Les raisons véritables de cet acte manqué échapperont sans doute toujours aux meilleures interprétations. On peut, bien sûr, proposer certaines hypothèses afin d'éclaircir l'énigme; dire que l'échec était inévitable à cause d'une lutte nettement inégale entre les adversaires, que ce meurtre avait été pensé et accompli dans un état de surexcitation physique et mentale, donc impropre à toute bonne stratégie. On peut aussi mettre le blâme sur les personnages, et dire que s'ils avaient été à la hauteur de leur mission, s'ils avaient été plus conséquents dans leurs actes, tout aurait été différent. Mais de telles suppositions ne nous mèneraient qu'à une vérité approximative; car il y aura toujours certains éléments qui échapperont à la plus rigoureuse analyse, du fait que la vie est un tissu de contradictions et que les hommes sont les jouets de motivations à la fois contradictoires et insondables.

Face à cet être étrange et obscur qu'est l'homme, Anne Hébert ne nous guide vers aucune solution, ni vers aucune justification de ses actes. Elle ne fait que projeter

"l'essence tragique de la condition humaine",¹ dans un contexte qui lui est particulièrement familier. Si véritablement "c'est bien dans le souvenir profond que l'être se découvre",² Anne Hébert a sans doute voulu accéder à une meilleure compréhension de notre existence actuelle en faisant de ce roman une rétrospective sur notre passé. Peut-être a-t-elle aussi désiré tirer de l'ombre "ce visage obscur que nous avons, ce coeur silencieux qui est le nôtre, tous ces paysages d'avant l'homme, qui attendent d'être habités et possédés par nous".³

L'héroïne de Kamouraska est une femme de chair et de sang dans le sens le plus absolu du mot. Elle symbolise la plénitude de la vie retenue par des frontières érigées par son milieu social et historique. Ce sentiment de clausuration qui empêche cette vie de s'épanouir en toute liberté est reproduit dans plusieurs images du roman. Il y a tout d'abord cette image de fleur contenue dans un pot de terre. Cette fleur prend la forme d'un géranium rouge ou rose que les petites tantes mettent à l'abri du froid à l'approche de

¹ Maurice Blain, "Anne Hébert ou Le Risque de Vivre," Présence de la Critique (Ottawa: Editions HMH, 1966), p. 158.

² George Poulet, Etude sur le Temps Humain (Paris: Plon, 1952), p. 44.

³ Anne Hébert, "Poésie, Solitude Rompue," Poèmes (Paris: Editions du Seuil, 1960), p. 71.

l'hiver. Parfois c'est une tulipe rouge, qui est témoin des bassesses auxquelles Elisabeth doit se soumettre afin de conserver cette vie nouvelle qu'elle a réussie à obtenir par procuration:

La réconciliation a lieu dans la grande chambre d'amis où s'est réfugié Antoine. Le lit aux rideaux d'indienne. Des draps un peu rêches. Il y a une tulipe rouge dans un pot sur la fenêtre. Au fond de moi mon enfant souffre les assauts furieux du sang étranger. Mon enfant est agressé et souillé.¹

Elisabeth est souvent comparée à une chienne. Elle "flaire", elle "découvre", elle "gémit", elle "hurle". Cette image de chienne en elle semble faire allusion à ce penchant sauvage propre à la nature d'Elisabeth; nature qui souffre d'être enchaînée et domestiquée par l'homme. Tout comme cette bête, Elisabeth se sent privée de sa liberté, emprisonnée dans un monde étranger à sa nature qui lui impose par surcroît ses propres lois. Cette chienne tenue en laisse qui "nourrit ces petits et rêve de gibier. Se lamente doucement, à chaque coup de fusil, le museau entre les pattes. L'oeil triste. Rivé sur la porte de la cabane"² a une destinée

¹ Hébert, Kamouraska, p. 146.

² Ibid., p. 66.

qui ressemble étrangement à celle de l'héroïne.

Ce sentiment de clausturation est souvent exprimé par Elisabeth elle-même. Ce désir de franchir les frontières qui la maintiennent hors de la vraie vie rencontre sans cesse des obstacles qui l'empêchent de se réaliser pleinement comme elle le voudrait: "Je suis encombrée. Surchargée. Ligotée. Prisonnière de la rue Augusta et de la ville de Sorel. Me libérer".¹ La rigidité de ce monde clos la poursuit comme une obsession: "Prisonnière. Je suis prisonnière."²

Par la volonté constante de soutenir la lutte qu'elle s'est imposée, Elisabeth épouse la cause canadienne-française. Elle se fait l'interprète d'une nation qui fut pendant longtemps dépossédée de ses valeurs les plus fondamentales, mais qui abritait aussi à différentes époques de son histoire des éléments subversifs et révolutionnaires: Etres chez qui la tolérance était synonyme d'impuissance et de mort et qui par leur contestation active du régime établi empêchèrent la nation de sombrer irrémédiablement dans l'anonymat et le mutisme le plus absolu.

¹ Ibid., p. 123.

² Ibid., p. 139.

La libération d'Elisabeth ne s'accomplit qu'à moitié. Elle triomphe d'une certaine façon des lois de la société dans son rôle de Madame Rolland, mais demeure prisonnière de sa conscience en acceptant une innocence à laquelle elle n'a pas droit. Son mariage à Jérôme Rolland prend donc une double signification, celle d'une revanche sociale, et d'une punition personnelle.

A la suite du départ de George pour Kamouraska, Elisabeth, atterrée par l'énormité du crime qu'elle a conçu et auquel elle a poussé George, se dissocie totalement du meurtre. C'est à ce moment précis, qu'elle commence à vivre deux existences distinctes: "C'est le moment où il faut se dédoubler franchement. Accepter cette division de tout mon être."¹ La peur et les contraintes sociales l'obligent à cacher la vérité, à nier sa culpabilité et de ce fait elle empêche la libération de s'accomplir complètement en elle-même. Elle n'assume jamais le meurtre et devient ainsi l'esclave de son propre mensonge.

Elle cache sa véritable identité sous le masque de Madame Rolland et croit de cette façon avoir trouvé son salut. L'intrigue intérieure de Kamouraska réside justement dans une tentative de réconciliation entre la double vie

¹ Ibid., p. 196.

d'un seul et même personnage: Elisabeth d'Aulnières et Madame Jérôme Rolland. Une réconciliation qui correspond à l'affrontement d'une vérité intérieure qui s'impose à la conscience de l'héroïne.

Mais le drame réside justement dans le fait qu'elle reconnaît cette division de l'être en elle avec une cruelle lucidité sans pouvoir y apporter aucune modification ni aucune solution. Elle est "voyante" et cet attribut est son plus grand tourment, car elle se sait d'avance condamnée à la solitude dans un monde qui, lui, est aveugle, sourd, et muet et d'où est banni tout sentiment fort et violent.

Au réveil de sa "longue nuit", Madame Rolland se retrouve au chevet de son mari tout à fait guéri par l'Extrême-Onction qui lui fut administré dans l'après-midi. Les rôles sont maintenant renversés. Jérôme Rolland est réconcilié avec la vie et Elisabeth d'Aulnières agonise. Dans un dernier soubresaut, elle entrevoit dans un éclair l'image de cette vie qu'elle enterre à tout jamais avec une partie d'elle-même. Image qu'il est essentiel de reproduire dans son texte intégral, tant la charge symbolique et évocatrice qui s'en dégage est effroyable:

Brusquement le cauchemar déferle
à nouveau, secoue Elisabeth d'Aulnières
dans une tempête. Sans que rien n'y

paraisse à l'extérieur. L'épouse modèle tient la main de son mari, posée sur le drap. Et pourtant... Dans un champ aride, sous les pierres, on a déterré une femme noire, vivante, datant d'une époque reculée et sauvage. Etrangement conservée. On l'a lâchée dans la petite ville. Puis on s'est barricadé, chacun chez soi. Tant la peur qu'on a de cette femme est grande et profonde. Chacun se dit que la faim de vivre de cette femme, enterrée vive, il y a si longtemps, doit être si féroce et entière, accumulée sous la terre, depuis des siècles! On n'en a sans doute jamais connu de semblable. Lorsque la femme se présente dans la ville, courant et implorant, le tocsin se met à sonner. Elle ne trouve que des portes fermées et le désert de terre battue dont sont faites les rues. Il ne lui reste sans doute plus qu'à mourir de faim et de solitude.¹

Kamouraska se referme sur les larmes de Madame Rolland, larmes qu'une suivante interprète comme une preuve d'amour. Mais il semble que ces larmes soient plutôt invoquées comme l'ultime soulagement de la trahison intérieure dont elle est victime. Elles auraient pu signifier l'expression extérieure d'une rage contenue, mais certains poèmes antérieurs à Kamouraska ont guidé notre interprétation de cette réaction finale chez Elisabeth. Dans le recueil Mystère de la Parole, un poème en particulier frappe par la ressemblance de son climat spirituel avec celui de Kamouraska:

¹ Ibid., p. 250.

"la ville tuée". Et nous y voyons le poète invoquer les larmes comme une douceur:

Le désir de l'eau devint si amer
que les larmes furent invoquées
comme un bien.¹

Beaucoup plus récemment dans les Poèmes Nouveaux, une élucidation analogue se rencontre dans le poème Noël:

Qui cherche à tâtons la face obscure
de la connaissance, tandis que monte
le jour, et que le coeur n'a que la
tendresse des larmes pour tout recours?²

Le drame d'Elisabeth d'Aulnières se résume en une dénonciation ouverte et explicite d'une époque aliénante, étouffante, et néfaste à l'épanouissement d'un être particulièrement réceptif et sensible à toutes les manifestations de la vie.

¹ Anne Hébert, "La Ville Tuée," Poèmes (Paris: Editions du Seuil, 1960), p. 95.

² René Lacôte, Anne Hébert, "Noël", Poèmes Nouveaux, p. 158.

CHAPITRE III

ETUDE THEMATIQUE

A. L'ordre

Il se dégage de l'oeuvre entière une thématique de l'ordre qui correspond non pas au principe d'harmonie universelle, mais à un principe contraire à la vie, celui d'un rangement mortel, d'un ordre bourgeois. Ceci correspond à un besoin à la fois pratique et psychologique d'organisation et de discipline chez l'être profondément marqué par les traditions ainsi que le sont les personnages de ce roman.

Cet ordre statique et rigide constitue une sorte de principe autour duquel la société qui évolue dans Kamouraska a tendance à se rallier pour ne pas faire face aux assauts turbulents de la vraie vie.

Dès les premières pages du livre, nous nous trouvons témoin d'une sorte de panique face au désordre chez Elisabeth. Aux prises avec un passé qui semble vouloir remonter à la surface, Elisabeth a peur de sa propre impétuosité, peur de cette rage de vivre qu'elle possède toujours et qui risque de troubler l'ordre autour duquel elle a organisé sa vie

depuis dix-huit ans.

L'influence de l'église catholique et de la société bourgeoise se fait lourdement ressentir dans son attitude lorsqu'elle compare l'amour à une folie, un désordre comparable au péché et passible de damnation éternelle: "Empêcher à tout prix que l'ordre du monde soit perturbé à nouveau. Que je fasse défaut un seul instant et tout redevient possible. La folie renaîtra de ses cendres et je lui serai à nouveau livrée, pieds et poings liés, fagot bon pour le feu éternel".¹

C'est sous le couvert d'une ironie mal dissimulée qu'Anne Hébert nous décrit ce petit monde dont la vie immobile semble être contenue dans des petits tiroirs bien rangés à la façon d'objets froids et inanimés.

Les fréquentes énumérations dont est jalonné le texte sont suggestives d'un ordre croissant d'événements qui s'enchaînent et se succèdent sans aucune sorte de rapport ni signification, mais qui existent tout de même dans l'existence de tout bourgeois qui se respecte: "Chapelets, dominos, cordes à sauter, scarlatine, première communion, coqueluche, otite, rosbif, puddings, blé d'Inde, blancs-mangers,

¹ Hébert, Kamouraska, p. 18.

manteau de lapin, mitaines fourrées. Crosse et toboggan. Ursulines et petit Séminaire".¹

Elisabeth subit la formation en règle que son milieu lui impose à la manière d'une automate: "Toute une éducation de fille riche se déroule en bon ordre. La soie, la batiste fine... Les cahiers de mode".²

Toute perturbation de cet ordre est donc considérée comme une menace à la vie rangée et apathique de cette société ainsi que le démontre cette remarque à la fois sarcastique et humoristique d'Elisabeth: "Les notables de Sorel, réveillés la nuit, s'ennuient le jour. Nous leur offrirons la vie et la mort dans un tourbillon qui les effraye et les fascine. Bénis sommes-nous par qui le scandale arrive".³

Elisabeth apprend à ses propres dépens que l'amour, sous quelque forme qu'il se présente, est contraire à l'ordre et aux préceptes qui lui ont été inculqués. L'amour naît justement du désordre des passions, d'une agitation éprouvée aussi bien par le corps que par l'âme. C'est ainsi que le

¹ Ibid., p. 19.

² Ibid., p. 59.

³ Ibid., p. 131.

climat reflété par le désordre physique de la chambre nuptiale, traduit le trouble qu'Elisabeth ressent le lendemain de sa nuit de noces devant un tel bouleversement de sa vie de petite bourgeoise bien rangée: "Cette fraîche entaille entre ses cuisses, la mariée regarde avec effarement ses vêtements jetés dans la chambre en grand désordre, de velours, de linge et de dentelle".¹

Sa liaison avec George sera également une suite d'événements et d'agissements désordonnés, caractéristiques usuelles de toute grande passion. Mais elle se verra tout de même obligée de faire des concessions à cet ordre social dans lequel elle vit, afin de protéger la vraie vie en elle, l'enfant de Nelson, l'enfant de l'amour. Elle se soumettra donc à la brutalité d'Antoine pour endormir ses soupçons d'abord, puis ceux de son entourage, afin que l'harmonie intérieure récemment acquise par l'amour ne soit pas troublée: "La vraie vie est en ordre. L'honneur est sauf. L'épouse irréprochable pourra annoncer qu'elle est à nouveau enceinte de son mari".²

Par cette thématique de l'ordre, Anne Hébert semble dénoncer toute l'hypocrisie de cette société qui se retranche

¹ Ibid., p.73.

² Ibid., p. 146.

derrière des principes d'apparence trompeuse et qui par ce fait même empêche toute manifestation de la vie d'atteindre les êtres qui la composent et de les faire vibrer d'une existence authentique.

B. L'aiguille

Il ressort tout au long du récit une thématique de l'aiguille qui semble selon toute vraisemblance symboliser la vérité. Tantôt l'aiguille sert à refermer une blessure toute fraîche infligée à Elisabeth: "Le silence. Puis une sorte de cicatrice fraîche sur le silence. La petite question insidieuse de Jérôme Rolland se glisse au fond. Le silence refermé. Le silence recousu à grandes aiguillées".¹ Tantôt elle prend la forme d'images de son passé qui déferlent devant ses yeux, la blessent et la torturent à la manière de nombreuses petites vérités maléfiques: "Ces images monstrueuses aigües comme des aiguilles. C'est dans ma tête qu'elles veulent s'installer"² et plus loin "La lumière me blesse toujours. Je la sens en aiguilles rouges, brûlantes sous mes paupières fermées"³.

¹ Ibid., p. 26.

² Ibid., p. 41.

³ Ibid., p. 109.

Parfois même, l'aiguille se transforme en poignard ou en couteau. Arme destinée à anéantir Elisabeth. Il arrive que l'agresseur soit Antoine qui, dans un moment de démence vise la gorge d'Elisabeth. Il arrive aussi que l'agresseur soit invisible mais la victime est toujours la même: Elisabeth. Même les prières que les petites tantes d'Elisabeth adressent au ciel pour la conversion de son méchant mari, ont l'effet "d'aiguilles empoisonnées"¹ sur le coeur coriace d'Antoine.

C. L'amour face au crime

De l'amour qui se développe entre Elisabeth et George, il se dégage une nécessité désespérée de vivre. Tous deux tentent l'impossible pour sauver leur part de bonheur fragile et périssable.

Les circonstances les ont projetés l'un contre l'autre et la souffrance et la solitude qu'ils possédaient en commun n'a fait que favoriser leurs attractions mutuelles et rendre leur liaison amoureuse inévitable: "J'ai l'air de dire 'non' au feu qui déjà me ravage",² avouera Elisabeth face à

¹ Ibid., p. 99.

² Ibid., p. 112.

ce désir irrésistible qu'elle ressent en présence du jeune médecin de Sorel.

Les critiques littéraires ont répété, à plusieurs reprises, qu'il n'existait pas de véritable amour dans la littérature canadienne-française; que la peur, les tabous et la fausse vertu paralysaient les sentiments et que seul le désir d'aimer était manifeste, mais non la passion proprement dite.

Kamouraska peut servir à réfuter cette argumentation. Elisabeth et George vivent un grand amour dans le sens le plus entier du mot. Cet amour n'est pas une conquête mais une passion et une tendresse mutuelles, un acte de communication et de possession.

Les multiples aspects de l'amour s'y trouvent exprimés et vécus. Le côté intime et sensuel de l'amour est abordé sans aucun vestige de honte ni de culpabilité de leur part:

Je ferme les yeux. Je dessine son
visage et son corps dans le noir.
Avec mes mains, avec ma bouche, comme
les aveugles. Une attention extrême.
Des traits justes. Un instant j'atteins
la ressemblance parfaite. La bouleversante
nudité de son corps d'homme.¹

¹ Ibid., p. 141.

L'absence de l'être aimé suscite en eux des moments d'an-goisse et d'anxiété communément appelé le "mal d'amour": "Dr. Nelson, Dr. Nelson... l'absence intolérable. Je vais mourir"¹. Ils connaissent les joies simples des amoureux, les petits riens qui sont si significatifs pour ceux qui s'aiment: "'Elisabeth'. Il m'a appelé par mon nom. Pour la première fois. Je baisse la tête pour cacher ma joie".²

L'amour est également un catalyseur d'énergies. Il transforme des êtres accablés en êtres forts et téméraires et leur donne un goût intense pour le risque. C'est ainsi que, soutenue par son amour, Elisabeth transgressera la défense de son mari d'aller au bal de St-Ours avec le Docteur Nelson. L'amour d'Elisabeth ne connaît pas de réserve. Elle ne cache pas sa liaison devant ses petites tantes épouvantées qui lui rappellent sans cesse les principes de la religion et ses obligations sociales.

L'attitude saine et triomphante d'Elisabeth face à son amour pour George trouve son apogée au bal de St-Ours, lorsque tous deux apparaissent en retard dans une tenue qui jette l'assemblée présente dans un profond émoi.

¹ Ibid;, p. 115.

² Ibid., p. 125.

Danseurs, danseuses et chaperons
se figent et retiennent leur souffle.
Quelle apparition dans l'encadrement
de la porte! Mme Tassy et le docteur
Nelson, grelottants, le visage rougi
par le froid. Ne baissant pas les yeux.
Insolents, quoique traqués.¹

L'amour se manifeste aussi comme principe moteur
de la vie, qui engendre le bonheur et rétablit la justice.
A la pensée, mais surtout en présence de George, Elisabeth
renaît à la vie. Elle boit ses paroles comme une source
revitalisante.

Cette notion de vie engendrée par l'amour revient
très souvent dans la bouche d'Elisabeth. Lorsqu'elle évoque
son passé, plus particulièrement le temps de sa liaison avec
George, elle semble dire que seulement à ce moment-là, elle
a senti la vraie vie se manifester à elle: "J'ai l'air
d'évoquer des esprits et pourtant c'est la vie même que je
cherche... Là-bas au bout de Sorel. Un homme seul, les
deux coudes sur la table de la cuisine".²

La vie semble correspondre au temps d'amour qu'elle
a vécu avec Nelson. En dehors de sa vie avec lui, Elisabeth
est absente à la vie. Elle cesse de vivre car son coeur

¹ Ibid., p. 138.

² Ibid., p. 127.

n'a plus aucune raison de battre. C'est ce qu'elle exprime, lorsqu'elle réalise que sa séparation avec George devient inévitable après le meurtre de son mari: "Elisabeth d'Aulnières (âgée de toute sa vie hallucinée, sortie de son temps réel), se fond, se perd, s'amalgame aux bruissements d'étoffes, aux exclamations étouffées, aux gémissements contenus".¹

Cet élan de l'être vers l'épanouissement et le bonheur absolu diffuse une volonté de possession non seulement de l'être aimé en exclusivité, mais aussi de l'univers entier. Il semble que la possession du monde ne puisse s'accomplir véritablement qu'après la connaissance et la possession des êtres: "La recherche éperdue de la possession du monde. Posséder cette femme, posséder la terre"². Le caractère universel d'une telle assertion de la part de George affirme la profonde alliance qui existe entre l'amour et la vie, entre la femme et la terre, toutes deux symboles de plénitude et de fertilité.

Sous-jacents à cette ardente exaltation de l'amour, existent des obstacles qui menacent et tourmentent l'existence

¹ Ibid., p. 231.

² Ibid., p. 129.

d'Elisabeth et de George, et qui font aboutir à la tragédie. Les impératifs de l'amour même exigent une lutte continuelle pour sa survivance, et créent bien souvent ses propres difficultés.

De par leur passion réciproque, George et Elisabeth sont à la merci de leurs propres exigences, à la merci du temps, et à la merci de leur milieu social. En croyant adhérer à la liberté en dehors de leur contexte social, ils se créent mutuellement d'autres chaînes, celle de l'esclavage amoureux entre autres, qui place les êtres dans un état de dépendance complète l'un envers l'autre et qui crée naturellement chez eux un état d'angoisse et de vulnérabilité perpétuelles. A mesure que se déroule leur liaison, le pressentiment qu'un malheur **va arriver se** colle à leur histoire. Il semble que chaque moment de leur bonheur soit accompagné d'un léger sentiment d'amertume: "Ce bonheur étrange, cette victoire amère. La joie des fous au bord du désespoir".¹

Plus d'une fois, Elisabeth situe son amour en dehors de toute vie ordinaire, en dehors du temps. Elle ne saurait envisager une vie "normale" tout en étant possédée par cette

¹ Ibid., p. 138.

passion: "Quand un homme et une femme ont ressenti cela, une seule fois, dans leur vie. Ce désir absolu. Comment peuvent-ils désormais vivre comme tout le monde: manger, dormir, se promener, travailler, être raisonnable?"¹

Aussi l'appréhension que cet amour pourrait un jour perdre de son intensité, une fois mis à l'épreuve du quotidien, la jette dans une telle inquiétude qu'elle parvient à en désirer la mort plutôt que de voir cette catastrophe se réaliser: "Nous ferions sans doute aussi bien de nous tuer, tous les deux ensemble. (Etre sûrs de ne pas survivre l'un à l'autre.) Une seule balle, un seul coup de couteau, un unique coup mortel. Avant que la vie quotidienne n'altère notre pure fureur de vivre et de mourir."²

Certains dialogues entre George et Elisabeth, dialogues de sourds à la source de leur désespoir, rappellent étrangement certains dialogues entre le Docteur Jivago et Lara tirés du roman de Boris Pasternak Le Docteur Jivago. En voici quelques extraits qui illustrent cette similitude:

¹ Ibid., p. 142.

² Ibid., p. 163.

KamouraskaLe Docteur Jivago

- Elisabeth! Ce n'est qu'un cauchemar. Calme-toi, je t'en prie. Je ne veux pas que tu pleures sans moi, que tu aies peur sans moi. Raconte-moi tout. Dis-moi tout. A quoi rêves-tu donc?

- A rien. Je t'assure. Ce sont tes malades qui me font peur. Un jour ... C'est la peur qui nous perdra. Nous arrachera l'un à l'autre... Qu'allons-nous devenir, George?¹

Elle lui sauta au cou et fondit en larmes. Elle retrouva très vite ses esprits et dit en essuyant des larmes.

'Mais c'est pourtant bien aussi l'appel du devoir qui te pousse vers Tonia. Seigneur, comme nous sommes misérables! Qu'allons-nous devenir? Que devons-nous faire?'²

On peut à juste titre, chercher la cause d'une telle affinité de destin entre deux couples d'origines aussi distinctes. Anne Hébert a déjà révélé au cours d'une entrevue³ être naturellement attirée vers les auteurs russes. Il semble, d'après elle, que le peuple russe et le peuple canadien ont en commun un sens accru de la fatalité. Ceci s'expliquerait par le fait que ces deux peuples habitent des territoires immenses gouvernés par des forces de la nature bien souvent invincibles par l'homme; ce qui imprègne leur existence d'une même fatalité à la dimension de leur contexte

¹ Ibid., p. 143.

² Boris Pasternak, Le Docteur Jivago (Paris: Editions Gallimard, 1958), pp. 521-522.

³ Perrault, op. cit., p. 12.

géographique.

Face à l'exigence de l'absolu de l'amour et de son exclusivité, Antoine devient un obstacle majeur au bonheur durable de George et d'Elisabeth. Face également à l'interdit social du divorce à cette époque, ces deux âmes tendres se voient désespérément entraînées dans un engrenage meurtrier. Le meurtre d'Antoine devient une nécessité: "Il faut tuer Antoine",¹ se répète Elisabeth comme une leçon que l'on apprend par coeur pour bien s'en convaincre.

Ni l'un ni l'autre n'ont désiré cette situation. Elle s'est imposée à eux et il leur est maintenant impossible d'envisager un retour en arrière. Ils voient leur histoire d'amour irrémédiablement mêlée à un crime répugnant. Cette situation est proprement absurde, parce que d'un côté Elisabeth doit tuer son mari par nécessité vitale sinon c'est lui qui la tuera; et d'un autre côté le meurtre d'un mari est un acte criminel aux yeux de la société. Ceci aboutit à un dilemme à la fois ridicule et insoluble pour elle: il faut et il ne faut pas qu'elle tue son mari.

Le meurtre d'Antoine est donc posé essentiellement comme un geste de libération et de justice. Libération du

¹ Hébert, Kamouraska, p. 149.

mal qui anéantit et étouffe Elisabeth et qui l'empêche de se défaire totalement de ses liens sociaux: "Je suis encombrée. Surchargée. Ligotée. Prisonnière... Que faut-il faire? Docteur Nelson, que faut-il faire? Dites seulement une parole et je vous obéirai... Hors de ce monde si vous le désirez. C'est là que je vous donne rendez-vous. Telle qu'en moi-même, absolue et libre."¹ Acte justicier qui octroyera la vie aux véritables vivants qui la chérissent et la promulguent, et la mort à ceux qui la malmènent et la mettent en péril.

Dans cette perspective nouvelle de l'oeuvre d'Anne Hébert, le meurtre est prôné comme un acte positif car il est motivé par des valeurs réelles et authentiques, et ouvert sur la vie ou du moins sur une promesse de vie meilleure. Alors que dans Le Torrent, le geste de François n'était pas libérateur mais auto-destructeur donnant au meurtre indirect de la mère un aspect négatif en soi.

Dans cette démarche d'une libération de l'individu, la violence semble se révéler un élément nécessaire à la violence: "Pour sortir de la vie larvaire... Il faut détruire ceux qui nous ont fait ça".² Mais les conséquences d'un

¹ Ibid., p. 123.

² Pierre Maheu, "Le Québec en mots dits", Parti-Pris, vol. 5, no. 4, janvier 1968, p. 44.

acte de violence s'avèrent souvent bien différentes de celles qui avaient été prévues, ainsi que le démontre Kamouraska.

Le meurtre avait été médité en toute lucidité, mais voilà que soudainement surgissent des imprévus contre lesquels Elisabeth ne s'était pas prémunie. Premier imprévu: l'empoisonnement échoue. Aurélie, qui avait pris le crime sur elle, faillit dans sa mission. Elisabeth qui désirait tant que ni elle ni George ne soient directement impliqués et souillés par ce crime, voit avec horreur s'accomplir ce qu'elle redoutait le plus: le départ de George pour Kamouraska avec mission de tuer Antoine: "Ton image déformée par le givre et la mort passera de l'autre côté du monde. Goodbye, my love. Lorsque tu reviendras, ce ne sera plus toi, ce ne sera plus moi. Je te supplie de ne pas partir. Tu me réponds qu'Aurélie a échoué et qu'il faut que tu partes à ton tour."¹ Un deuxième imprévu surgit: la trahison d'Aurélie. En révélant à la justice tous les faits et gestes de sa maîtresse et de son amant concernant le meurtre d'Antoine, elle provoque la séparation douloureuse et définitive des deux amants.

¹ Ibid., p. 189.

L'ironie du sort a voulu que ce meurtre qui libéra Elisabeth et George d'un mal particulier leur en imposent d'autres tout aussi accablants. Tous deux sont libérés de la présence tyrannique d'Antoine, mais la machine infernale de la justice leur reprend leur liberté et les emprisonne dans leur pays respectif. De plus cette même société contre laquelle Elisabeth s'était insurgée la reprend définitivement quelques temps après, au sein de son organisation oppressive.

CHAPITRE IV

SIGNIFICATION D'ENSEMBLE

1. Situation dans l'oeuvre antérieure

Kamouraska maintient le caractère de révolte et de lutte contre la frustration et la solitude que l'oeuvre antérieure d'Anne Hébert avait laissé sous-entendre. Il n'y a pas à proprement parler d'évolution thématique dans ce roman. On y retrouve les mêmes images, les mêmes thèmes mais certains sont affirmés avec plus de vigueur, d'autres ont conservé une signification identique tandis qu'un bon nombre ont subi d'importantes modifications.

Un poème du Tombeau des Rois avait déjà énoncé cette pensée sur l'ordre:

Le monde est en ordre
Les morts dessous¹
Les vivants dessus.

Ces mêmes vers se trouvent transposés textuellement dans

¹ Hébert, Poèmes, p. 35.

Kamouraska.¹ Ceci contribue à affirmer une certaine continuité dans la vision du monde d'Anne Hébert. Cet ordre qui correspond à une négation de toute forme de spontanéité et de vie réelle est réaffirmé dans l'oeuvre romanesque après avoir été abordé dans son oeuvre poétique.

Certaines images de son oeuvre antérieure ont également conservé toute leur ampleur évocatrice. Parmi ces images, nous trouvons celle du cheval, double fidèle des passions de l'homme, qui conserve dans Kamouraska toute la valeur symbolique dont il était chargé dans Le Torrent et dans plusieurs poèmes de Mystère de la Parole.²

Cette passion qu'Anne Hébert semble vouer aux chevaux lui aurait été inculquée dès sa plus tendre enfance. Son frère Jean serait à l'origine de cette fascination. Elle raconte comment elle, ses frères et sa soeur avaient pris l'habitude de se raconter des histoires avant de s'endormir. "Dans celles de Jean" "se souvient-elle "il y avait toujours des chevaux..."³

Ce pouvoir de fascination qu'exerçaient sur elle

¹ Hébert, Kamouraska, p. 84.

² Hébert, Poèmes, pp. 87 et 97.

³ Lasnier, op. cit., p. 28.

le mystère et le fantastique s'est amplement développé dans son oeuvre entière. Cette fascination que la peur et l'inconnu exerçaient sur le poète dans sa descente au Tombeau des Rois a gardé la même intensité chez les personnages de Kamouraska. Elisabeth est fascinée par "la force indomptable"¹ de Nelson. Nelson est également fasciné par l'idée de la mort d'Antoine. Aurélie à son tour trouvera en George une source de fascination qui la mettra en état de soumission la plus absolue.

Le thème de l'eau a également conservé toute sa force évocatrice; quoiqu'elle ait subi des modifications assez importantes. L'eau du Torrent s'est transformée en neige mais elle a maintenu son intime liaison avec la destinée des personnages.

Quand au merveilleux de l'enfance, il a conservé pour la romancière tous ses attraits de sécurité, de refuge et de douceur; cette époque occupera sans doute toujours une place importante dans l'univers romanesque d'Anne Hébert. Mais cette période ne représente plus l'époque aliénante des Chambres de Bois ni du Temps Sauvage. Elle ne représente qu'une facette de la vie qui marque l'individu au même titre

¹ Hébert, Kamouraska, p. 126.

que les époques qui lui succèdent.

Il existe par contre une situation parallèle entre les Chambres de Bois et Kamouraska; situation qui se traduit par une impossibilité de vivre harmonieusement entre époux. Dans les Chambres de Bois, la rupture entre Catherine et Michel est très paisible. Catherine fait ses valises et quitte son mari. Mais dans Kamouraska, la rupture est violente. Il ne suffit plus de faire ses valises et de s'éloigner d'une situation contraignante; il faut s'en débarrasser. A cet égard donc, la révolte passive de Catherine est nettement dépassée dans Kamouraska. Le temps est venu d'agir et d'agir avec violence, sinon on risque d'être complètement anéanti.

Ce dernier roman en date d'Anne Hébert est surtout écrit dans le prolongement des derniers recueils de poésie: Mystère de la Parole et Poèmes Nouveaux; l'ouverture pratiquée par ces recueils et la nouvelle orientation qui y était prise, celle de vivre pleinement envers et contre tout, s'y trouvent transposées dans ce roman.

Il n'est plus question ici de découverte encore fragile de la vie comme le laissait entrevoir la conclusion de son roman antérieur les Chambres de Bois; mais d'une adhésion et d'une prise de possession de la vie au prix même de la violence et de la mort.

Les nouvelles valeurs exprimées dans Mystère de la Parole, celles d'énergie, de force, de violence, et de révolte envers la sagesse ancienne sont non seulement réitérées mais mises en fonction dans l'attitude contestataire d'Elisabeth et dans la force vitale de George Nelson.

Les Poèmes Nouveaux nous offrent une fidèle reproduction des images et des thèmes fondamentaux de l'intrigue de Kamouraska. Dans le poème Amour,¹ se trouve résumé l'amour donné, reçu, et perdu des amants de Kamouraska. Le motif de la tapisserie d'Elisabeth peut se trouver dans le poème Pluie² aux vers cinq à sept. Le thème de l'emprisonnement d'Elisabeth, plus précisément de l'image où elle figure entre deux policiers est reproduite dans le poème Noël,³ enfin dans le poème Fin du Monde⁴ le poète accomplit une sorte de survol des différents aspects thématiques de Kamouraska.

Les attitudes inauthentiques des générations précédentes, déjà contestées dans les poèmes de Mystère de la Parole, celles du silence, de l'ennui, de la fausse sagesse, de

¹ Lacôte, op. cit., p. 154.

² Ibid., p. 155.

³ Ibid., p. 158.

⁴ Ibid., p. 163.

l'impuissance et de la stérilité, reliées à un certain climat janséniste, sont prises à partie avec encore plus de force dans ce présent roman. La mission de lumière également ébauchée dans ce recueil s'affirme dans Kamouraska, dans sa volonté de mettre à nu l'être humain afin de parvenir à sa vérité intérieure sans détour et sans artifices.

B. Caractère Janséniste de l'oeuvre

Le climat janséniste dans lequel évolue le roman se trouve d'abord reflété par un état d'âme commun à presque tous les personnages. Les mots de "péché", "damnation", "enfer" reviennent comme une obsession dans leur bouche. Tous sont plus ou moins atteints d'un complexe de culpabilité. Ils craignent d'être découverts comme s'il existait au fond de leur âme une faute originelle dont ils ignorent la provenance. Le sentiment de culpabilité qu'on remarque chez Nelson est évoqué par la description qu'Anne Hébert nous donne de son cousin Saint-Denys Garneau, dans son commentaire du film de l'Office National du Film:

Ses plus beaux poèmes lui paraissent faux par le coeur. Il craint une seule chose. Non d'être méconnu, non d'être refusé, mais d'être 'découvert' comme si, à la racine même de son être, il y avait faute, imposition. Il se sent 'traqué comme un criminel'.¹

¹ Hébert, Saint-Denys Garneau.

De cette angoisse découle un besoin d'ascétisme le plus stricte. Nelson vit dans le dénuement le plus strict ; il semble même qu'il ait choisi la vocation de médecin afin de mieux pouvoir expier cette faute originelle.

C'est alors que l'amour est invoqué comme un bien purificateur, un miracle qui rend à l'être humain son innocence première: "L'amour me lave à mesure. Il chasse toute faute, toute peur, toute honte".¹ Anne Hébert évoque en ces termes le drame que vivent les Canadiens-français depuis bientôt trois cents ans, à la suite de ces impératifs clérico-jansénistes. Elle nous laisse comprendre que l'amour est invoqué comme une planche de salut, seul susceptible de les sortir de ce marasme.

Egalement lié à la doctrine janséniste, l'idée de prédestination des êtres est apparente dans l'existence des personnages de Kamouraska. Elisabeth exprime à plusieurs reprises que de tout temps les êtres qui l'entourent ont été marqués d'un destin bien précis et que rien ni personne ne pourra modifier cet état de choses.

Elisabeth elle-même est venue au monde pour aimer, dit-elle. Sa vocation était celle de la vie et de l'amour.

¹ Hébert, Kamouraska, p. 14.

Donc tout ce qui n'était pas moment d'amour dans son existence n'était pas considéré comme un moment véritablement vécu par elle. De plus il semble que, de tout temps, elle devait s'interposer dans la vie de Nelson et de Tassy, et provoquer le crime:

Je suis Mme Rolland et je sais tout. Dès l'origine j'interviens dans la vie de deux adolescents perdus.¹

De toute éternité une sélection arbitraire divise les êtres de ce roman en gagnants et en perdants. Antoine Tassy fait irrémédiablement partie des perdants. Ses parties d'échecs avec George au temps de son adolescence le prédestinaient déjà à être un jour vaincu par son adversaire, mais dans un tout autre jeu: celui de la vie: "Les jeux sont pourtant faits d'avance. Le vainqueur et le vaincu désignés au préalable".² Le destin a prédestiné George Nelson à jouer le rôle de justicier. C'est ainsi qu'il lui revient la tâche d'assassiner Tassy qui représente un mal social au même titre que les charlatans, les guérisseurs et les sorcières de cette époque.

D'autres personnages incitent à penser qu'un certain

¹ Ibid., p. 126.

² Ibid., p. 126.

genre de vie leur était destinée d'avance. Parmi eux se trouve tout d'abord Florida, servante de M. et Mme Rolland, qui, à la suite de nombreuses années de service incompétent auprès de la famille Rolland, se découvre une "vocation funèbre"¹ lorsqu'elle est soudainement mise en présence de la maladie et de mort prochaine. Le doigté expert qu'elle exhibe dans les soins prodigués au mourant, révèle bien, aussi bizarre que cela puisse paraître, qu'elle a trouvé la voie que la vie lui avait tracée: "Il a suffi que Jérôme ait sa dernière crise devant sa bonne pour qu'elle émerge du fin fond de la nuit. Se transfigure... La transformation est complète. Regard vif et gestes précis, voilà Florida, deuxième manière".²

La peau blanche d'Aurélie est également évoquée comme un présage des deux ans et demie de réclusion qu'elle devra subir en tant que complice du meurtre d'Antoine: "J'ai toujours eu un teint de prisonnière, Madame sait bien. Un vrai pressentiment..."³

C'est au coeur même de cette morale janséniste que

¹ Ibid., p. 29.

² Ibid., pp. 28-29.

³ Ibid., p. 61.

s'inscrivent les mobiles de révolte exprimés dans Kamouraska. Anne Hébert donne forme à cette révolte en faisant de son personnage principal un symbole vivant de ce sentiment. Le fait même que la révolte d'Elisabeth soit anéantie, et que le combat qu'elle menait pour survivre et pour s'affranchir se solde par un échec, constitue de la part d'Anne Hébert une dénonciation des plus préemptoires de ce despotisme cruel et destructeur.

CONCLUSION

Au terme de cet ouvrage nous nous apercevons que notre intention initiale, de faire une étude aussi exhaustive que possible de ce roman, était quelque peu présomptueuse. Kamouraska s'est révélé une oeuvre puissante, profonde, belle et, en définitive, inépuisable.

L'étude des divers aspects de ce roman nous amène à considérer l'héroïne de Kamouraska comme un symbole à la fois national et universel. L'aspect national qui s'en dégage, se traduit par une expérience collective de vie, de révolte et d'échec: celle de la nation québécoise, suggérant le dynamisme de son histoire, depuis un passé lointain jusqu'au présent le plus brûlant. L'aspect universel de ce même symbole est celui d'une fureur de vivre, d'une violence physique et émotive caractéristiques de la jeunesse du monde entier.

Kamouraska est aussi une vaste perquisition dans le coeur de l'homme, une recherche de l'authenticité et une dénonciation de tous les mensonges qui peuvent fausser sa vérité intérieure. Un moralisme étroit et des contraintes sociales sont à la source de ce mensonge qui paralyse finalement l'élan de personnages assoiffés de vie.

En effet Kamouraska exprime une lutte quotidienne pour la libération des forces vives de l'être. Combat illustré par la lutte forcenée qu'Elisabeth et George mènent contre leur milieu et même contre les éléments afin de sauver leur amour.

Il resterait encore beaucoup à dire sur ce roman. Nous espérons du moins que nos modestes recherches pourront susciter d'autres études sur Kamouraska.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CONSULTÉS

1. Oeuvres de l'auteur: Livres

HEBERT, Anne. Les Songes en équilibre. Montréal:
Editions de l'Arbre, 1942.

_____. Le Torrent. Montréal: Editions Beauchemin,
1950.

_____. Le Tombeau des rois. Québec: Institut
littéraire du Québec, 1953.

_____. Les Chambres de Bois. Paris: Editions
du Seuil, 1958.

_____. Poèmes. Paris: Editions du Seuil, 1960.

_____. Le Torrent. 2e édition augmentée, Montréal:
Edition H.M.H., 1963.

_____. Le Temps Sauvage. Montréal: Editions H.M.H.,
1967.

_____. Kamouraska. Paris: Editions du Seuil, 1970.

_____. et SCOTT, Frank. Dialogue sur la traduction.
Montréal: Edition H.M.H., 1970.

Articles

HEBERT, Anne. "Quand il est question de nommer la vie tout court, nous ne pouvons que balbutier." Le Devoir, Supplément, octobre 22, 1960.

HEBERT, Anne. "Plaidoyer." Jeunesses Littéraires du Canada Français, III, no. 3, février 1966.

_____. "Le Québec, cette aventure démesurée." La Presse, Supplément: Un Siècle 1867-1967, février 13, 1967.

Scénario

HEBERT, Anne. "Saint-Denys Garneau." Office National du Film, 1960.

2. Livres et articles publiés sur l'auteur

AYLWIN, Ulric. "Vers une lecture de l'oeuvre d'Anne Hébert." La Barre du Jour, II, no. 1, été, 1966.

_____. "Au pays de la fille maigre, 'Les Chambres de Bois' d'Anne Hébert." Cahiers Ste-Marie, no. 4, avril, 1967.

BARBERIS, Robert. "Littérature québécoise et religion." Maintenant, no. 74, février-mars, 1968.

BASILE, Jean. "Le Temps Sauvage d'Anne Hébert." Le Devoir, octobre 12, 1966.

BESSETTE, Gérard. "La dislocation dans la poésie d'Anne Hébert." Revue de l'Université d'Ottawa, XXXVI, no. 1, 1966.

BLAIN, Maurice. "Anne Hébert ou le risque de vivre." Présence de la critique, Ottawa: H.M.H., 1966.

BOSQUET, Alain. "Fourmillement et richesse de l'ensemble." Le Devoir, octobre 10, 1970.

- ETHIER-BLAIS, Jean. Signet II. Montréal: Cercle du Livre de France, 1967.
- _____. "'Kamouraska' d'Anne Hébert: à lire avec les yeux de l'âme." Le Devoir, septembre 19, 1970.
- _____. "Quand on démonte le rouage de la traduction." Le Devoir, octobre 17, 1970.
- GUAY, Richard. "Kamouraska, une histoire d'amour et de mort." Maintenant, no. 104, mars 1971.
- HOUDE, Gilles. "Les Symboles et la structure mythique du Torrent." Barre du Jour, octobre-décembre, 1968.
- KAUFFMAN, Jean-Paul. "De Paris, elle réinvente le Québec." La Presse, Perspectives, décembre 12, 1970.
- LACOTE, René. Anne Hébert, Paris: Seghers, 1969.
- LASNIER, Michelle. "Anne Hébert la Magicienne." Châtelaine, avril 1963.
- LEGRAND, Albert. "De l'exil au royaume." Etudes Françaises, IV, no. 1, février 1968.
- LEMELIN, Roger. "Mes Femmes et moi avons édité le Tombeau des Rois." Le Devoir, octobre 10, 1970.
- LEMOYNE, Jean. "Hors les chambres d'enfance." Présence de la critique, Ottawa: Fides, 1966.
- MARISSEL, André. "Anne Hébert: Kamouraska." Esprit, no. 396, octobre 1970.
- MARTEL, Réginald. "Deux lectures de 'Kamouraska'." La Presse, octobre 10, 1970.

PERREAULT, Luc. "Anne Hébert: 'On s'est fait de moi une image arrêtée'." La Presse, Arts et Lettres, septembre 24, 1966.

SAINT-LAURENT, O'Neil. "Réponse à Jean Basile à propos d'Anne Hébert." Le Devoir, octobre 22, 1966.

TREMBLAY, Gisèle. "Kamouraska ou la fureur de vivre." Le Devoir, juin 12, 1971.

VILLENEUVE, Paquerette. "Un Goncourt pour 'Kamouraska'?" Le Devoir, octobre 17, 1970.

_____. "Paris raves about a murder, Quebec style." The Montreal Star, janvier 16, 1971.

3. Livres et articles plus généraux

AQUIN, Hubert. "Le Bonheur d'expression." Liberté, no. 18, 1961.

Archives des lettres canadiennes. III et IV. Montréal: Fides, 1964 et 1969.

BOSQUET, Alain. Poésie du Québec. Paris: Seghers, 1968.

BOSSE, Evelyne. Un Grand Représentant de l'élite canadienne-française. Québec: Editions Garneau, 1970.

COSTISELLA, Joseph. L'Esprit révolutionnaire dans la littérature canadienne-française. Montréal: Beauchemin, 1968.

DUMONT, Fernand et FALARDEAU, J.C. Littérature et société canadienne-française. Québec: Presses de l'Université Laval, 1964.

FALARDEAU, J.C. Notre Société et son roman. Montréal:
Editions H.M.H., 1967.

_____. "Ecrivains et écrivants." Liberté,
no. 17, 1961.

LACOMBE, Patrice. "La Terre Paternelle." Le Répertoire
National, 2e édition, III, Montréal: Valois,
1893.

LEMOYNE, Jean. Convergences. Montréal: Editions H.M.H.,
1961.

MAHEU, Pierre. "Le Québec en mots dits." Parti-Pris,
V, no. 4, janvier 1968.

PASTERNAK, Boris. Le Docteur Jivago. Paris: Gallimard,
1958.

SEVE, J.A. de. Littérature canadienne-française.
Conférences, Montréal: Presses de l'Université
de Montréal, 1969.

4. Ouvrages de références spécialisés

CRESSOT, Marcel. Le Style et ses techniques. Paris: Presses
universitaires de France, 1969.

Dossiers d'histoire du Canada. No. 1, Ottawa, Fides, 1969.

FAUTEUX, Aegidius. Patriotes de 1837-1838. Montréal:
Editions des Dix, 1950.

FILTEAU, Gérard. Histoire des Patriotes. Editions de l'A.C.F.,
1935.

PAPINEAU, Louis-Joseph. Histoire de l'Insurrection du Canada. Burlington, Vermont: L. Duvernay, 1839.

POULET, George. Etude sur le temps humain, 2 vols. Paris: Plon, 1952.

_____. Les Chemins actuels de la Critique. Paris: Plon, 1967.

TODOROV, Tzvetan. Intrøduction à la littérature fantastique. Paris: Seuil, 1970.

WATERSTON, G. Une Etude sémantique du mot "ordre" et quelques mots de la même famille dans le français du Moyen Age. Genève: Librairie Droz, 1965.